

SFERE

**Société Française d'Etudes
et Recherches sur l'Ecossisme**

Actes du colloque du 8 octobre 2005 :

Comprendre l'Ecossisme.

Sommaire

Contribution de M Jean Pierre Brach,
Directeur d'Etudes à l'EPHE Paris Sorbonne

Les fondements théoriques de l'ésotérisme occidental moderne

Contribution de Mme Irène Mainguy,
vice Présidente de SFERE

Les grades de Perfection, un itinéraire buissonnier

Contribution de M Roger Dachez,
Directeur de la revue "Renaissance Traditionnelle"

Les sources symboliques des Hauts Grades.

Contribution de M Pierre Mollier,
Directeur du Service Bibliothèque-Archives du Grand Orient de France

Bilan des recherches récentes sur l'origine des hauts grades et l'histoire du Rite Ecossais.

SFERE BP 15 F78172 La Celle Saint Cloud Cedex
Site Internet: www.sfereco.org

Contribution de Monsieur Jean-Pierre Brach L' « Ecosisme » et les fondements théoriques de l' « ésotérisme occidental moderne ».

Il n'est pas nouveau que le vocable d'« Ecosisme » soit pris comme un quasi-synonyme d'« ésotérisme maçonnique » ou, pour le dire autrement, que l'on considère différents systèmes de hauts grades, en particulier ceux que l'on a coutume de regrouper sous le nom d'« Ecosisme », comme constituant une expression privilégiée de l'« ésotérisme » en contexte maçonnique¹. D'un point de vue peut-être plus historique, de tels hauts-grades représenteraient un « lieu » topique des interactions entre maçonnerie d'une part et courants ésotériques d'autre part, ou encore l'un des visages que ces courants ésotériques occidentaux prennent à l'époque moderne, c'est-à-dire ici à partir de la deuxième moitié du XVIII^{ème} siècle². A cette époque, en particulier, ce visage est fréquemment celui d'un illuminisme qui entend concilier les exigences de la « droite raison » et celles de la « lumière du coeur » ou « divine », revendiquée par de nombreux théosophes. En France, une telle attitude perdure, en plein XIX^{ème} siècle, chez un Ragon et quelques autres³.

Il n'est pas de notre propos de justifier, le cas échéant, ces vues sur les hauts-grades entendus comme conservatoire maçonnique des courants ésotériques, ni d'en retracer l'origine et le développement – travail passionnant et qui demeure au reste un *pium desideratum* de l'historiographie. Nous rappellerons seulement au passage, et pour ne citer qu'un seul auteur, qu'une telle façon de voir était encore, dans l'ensemble, celle du très jeune René Guénon, c'est-à-dire du « Palingenius » de *La Gnose*⁴. Ce n'est pas à dire, pour autant, que nous considérons nécessairement Guénon comme une autorité en matière d'histoire maçonnique et, tout compte fait, la question n'est pas là : ce qui est à remarquer, c'est la distance qui sépare cette conception du jeune « Palingenius » de celles que « René Guénon » exprimera, vingt ou trente ans plus tard, à propos d'initiation maçonnique⁵.

On sait qu'en termes strictement historiques, les courants ésotériques ne sont pas justiciables d'une délimitation de type essentialiste (définition d'un ésotérisme en soi), sémantique (par l'étymologie du vocable d'« ésotérisme »), ni par domaines (identification de champs qui leur seraient propres). Ce nonobstant, une certaine critériologie existe, qui peut permettre d'appréhender malgré tout leur spécificité ; elle a été dégagée par mon prédécesseur à l'École pratique des Hautes Etudes, Antoine Faivre, dans des travaux suffisamment connus⁶.

Il ne s'agira pas ici de revenir sur une telle critériologie, mais d'évoquer le fait que les contenus de ces courants de pensée ésotériques (kabbale chrétienne, néo-hermétisme, magie néoplatonisante, alchimie, etc) se détachent pour nous sur une toile de fond philosophique et cosmologique qui est celle de la première Renaissance, et qui correspond à une vision parfaitement articulée du monde, tout en renvoyant à un référentiel culturel que ces courants ont en commun, à l'époque, avec le reste de la pensée et de la culture occidentales. En tant que tel, ce socle commun perdure jusqu'à la seconde moitié du XVII^o siècle ou, à l'extrême limite, au premier quart du XVIII^o, époque à laquelle il achève de se désagréger, de concert avec la vision du monde sous-jacente, dont s'émancipe plus ou moins graduellement, selon ses différents champs

¹ Une première approche, assez peu satisfaisante toutefois, dans R. Le Forestier, *L'occultisme et la Franc-Maçonnerie écossaise*, Paris, 1928 (²1987) ; on verra en outre G. Van Rijnberk, *Episodes de la Vie Ésotérique 1780-1824*, Lyon, 1948 ; A. Faivre, *L'ésotérisme au XVIII^e siècle*, Paris, 1973 ; Id., *Accès de l'ésotérisme*, Paris, 1996, 2 vol. (I, 178-97 ; II, 383-5) ; R. Le Forestier, *La Franc-Maçonnerie Templière et Occultiste*, Milan-Paris, ³2003, 15-64 ; H. Vigier (éd.), *Lumières de la Franc-Maçonnerie Française* [Cahiers de l'association *Les Amis de Roger Girard*, n^o 3], Paris, 2006, 302 ss.

² Pour l'atmosphère générale, politique et culturelle en particulier, de l'époque, et les multiples interactions entre Maçonnerie, illuminisme, philosophie des Lumières et idéologie révolutionnaire, R. De Felice, *Note e Ricerche sugli 'Illuminati' e il misticismo rivoluzionario*, Rome, 1960, part. 7-70 ; V. Ferrone, *I profeti dell'illuminismo*, Bari, 1989 (²2000), 67-110 ; G. Giarrizzo, *Massoneria e illuminismo nell'Europa del Settecento*, Venise, 1994 ; N. Jacques-Lefèvre, *Louis-Claude de Saint-Martin, le philosophe inconnu (1743-1803)*, Paris, 2003, 38-45.

³ J.-P. Brach & P. Mollier, « Franc-maçonnerie et kabbale : les planches théosophico-maçonniques du Frère David Rosenberg (ca 1830) », Actes du colloque « Franc-Maçonnerie et Ésotérisme », *Renaissance Traditionnelle* 142 (2006), 203-19.

⁴ Palingenius, « Les Hauts Grades Maçonniques », *La Gnose* 7 (mai 1910), 134-6.

⁵ Pour un aperçu de celles-ci, dans une perspective limitée, E. Maisondieu, « Le Rite Ecosais Rectifié et la doctrine de René Guénon », J. Lhomme, E. Maisondieu & J. Tomaso, *Esotérisme et spiritualité maçonniques*, Paris, 2002, 455-69 ; R. Dachez, « René Guénon et les origines de la Franc-Maçonnerie : les limites d'un regard », J.-P. Brach & J. Rousse-Lacordaire (éds.), *Etudes d'histoire de l'ésotérisme. Mélanges offerts à J.-P. Laurant*, Cerf, 2006 (à paraître). Une évaluation contrastée est fournie par M. Brodsky, « La Franc-Maçonnerie a-t-elle besoin de René Guénon ? », *Acta Masonica* 1 (1991), 109-25.

⁶ A. Faivre, *L'ésotérisme*, Paris, 1992 (³2002) ; Id., *Accès de l'ésotérisme occidental* (cf. n. 1) .

constitutifs, la pensée philosophique et scientifique européenne. On peut d'ailleurs légitimement se demander dans quelle mesure le fait de ne plus partager, avec les tendances dominantes de la culture intellectuelle contemporaine, ce socle rationnel commun, n'a pas précisément contribué à faire apparaître les courants en question comme « ésotériques », au terme d'un processus de marginalisation progressive qui a d'ailleurs laissé sa trace dans certaines des multiples connotations du terme. Si, comme nous l'avons rappelé ailleurs⁷, les vocables de « magie », « kabbale » ou « arithmétique pythagoricienne » sont à la fin du XVIII^e siècle, en France particulièrement, quasi interchangeable et synonymes de « mystique de la nature » au sens large, une telle dérive sémantique témoigne assez éloquemment de l'aliénation croissante de leur contenu – et de la vision du monde qu'il présuppose – vis-à-vis des paradigmes régnants, en physique et en « biologie » tout spécialement. On doit noter que c'est au terme de cette évolution, et alors que la *Naturphilosophie* romantique allemande tente provisoirement de rétablir l'unité entre esprit et nature, redécouvrant au passage tant Paracelse que J. Böhme, qu'apparaît en français le néologisme « ésotérisme » qui, les travaux de Jean-Pierre Laurant nous l'ont appris⁸, émerge en 1828.

Nous voudrions ici dégager rapidement une phénoménologie schématique des courants ésotériques ou, plus précisément peut-être, de la « vision du monde » qui les sous-tend, et des principes théoriques par lesquels elle s'exprime, et qui leur servent par conséquent de fondement doctrinal.

Avant tout, ces courants sont tributaires d'une approche de la nature, de l'univers et de l'homme qui repose sur un paradigme métaphysique, au sein duquel la théologie et l'ontologie représentent la clé de voûte du savoir dans son ensemble, y compris la cosmologie, et commandent ainsi l'intelligibilité des choses. La création représente l'expression harmonieuse du vouloir divin, et la divinité elle-même – entendue en mode chrétien, bien sûr – est en quelque sorte garante de la pertinence de son organisation hiérarchique, de la pérennité de ses dynamismes internes, du lien vivant entre ceux-ci (son « être ») et sa structure, de la conformité de son devenir aux exigences d'une stricte téléologie. Une telle perspective renvoie en outre à une conception essentiellement organique et unitaire du savoir, conçu comme homogène au langage et au monde. Nous aurons l'occasion de revenir sur ce dernier point.

Le second principe est celui de l'unicité de la création dans son ensemble⁹. Il s'agit d'un paramètre très ancien, qui remonte au moins, en Occident, au néoplatonisme d'un Plotin, si ce n'est à Platon lui-même, tout en antécédant certainement en soi la pensée grecque, et en n'étant guère susceptible, en tout état de cause, de se voir assigner une origine historique ou culturelle précise.

La doctrine en question affirme une continuité ontologique parfaite entre les différents plans de la création, et à l'intérieur de ceux-ci. Entre la sphère divine et les mondes angélique, céleste ou astral, matériel ou sensible, pour suivre l'une des nomenclatures les plus communément rencontrées, et du macrocosme au microcosme, l'idée maîtresse est celle de la « chaîne d'or » des êtres, qui assure la circulation de la vie et l'interaction de ses dynamismes, de plan en plan, au sein de l'organisme cosmique, auquel serait fatale toute solution de continuité dans sa structure interne. A ce motif de la *Great Chain of Being*¹⁰ est associé le thème, évidemment apparenté, de l'« échelle », la *scala entis*, plus particulièrement mis en rapport, le plus souvent, avec l'itinéraire spirituel de l'âme et son ascension céleste¹¹.

Il n'y a là aucune contradiction puisque la cosmologie a longtemps représenté une métaphore privilégiée de cet itinéraire (que l'on songe, par exemple, à la *Divine Comédie*), au moins jusqu'à la fin du XVI^e siècle.

Le troisième principe est l'utilisation d'une pensée de type essentiellement analogique, ce qui ne signifie pas, naturellement, que la dimension proprement analytique en est bannie. Pensée analogique et jeu des correspondances : on reconnaît ici la catégorie foucauldienne de la « similitude », développée en particulier dans *Les mots et les choses*¹². Une telle démarche a d'abord, avec l'analogie proprement dite, un aspect « vertical », selon lequel tous les niveaux d'existence dans la hiérarchie de l'être doivent être considérés comme renvoyant les uns aux autres, comme se reflétant mutuellement, et comme doués de propriétés et de caractéristiques qualitatives similaires. Entre deux plans de la réalité, séparés par une certaine dénivellation ontologique, la différence est avant tout une question d'échelle, de proportion (sens

⁷ *Annuaire de l'EPHE*, Section des sciences religieuses, t. 111 (2004), 329-34 (331).

⁸ J.-P. Laurant, *L'ésotérisme chrétien en France au XIX^e siècle*, Paris, 1992, 19.

⁹ E. P. Mahoney, « Metaphysical Foundations of the Hierarchy of Being according to Some Late Medieval and Renaissance Philosophers », *Philosophies of Existence, Ancient and Modern* (P. Morewedge éd.), New York, 1982, 165-257.

¹⁰ A. O. Lovejoy, *The Great Chain of Being. A Study of the History of an Idea*, Londres, 1936 ; E. P. Mahoney, « Lovejoy and the Hierarchy of Being », *Journal of the History of Ideas* 48 (1987), 211-30.

¹¹ C. Heck, *L'Echelle céleste dans l'art du Moyen Age. Une image de la quête du ciel*, Paris, 1997.

¹² Paris, 1966.

étymologique d'ἀναλογία en grec)¹³. Un exemple fondamental, sous ce rapport, est celui du macrocosme et du microcosme, attesté chez Platon¹⁴ et qui remonte à une origine immémoriale. Il existe ainsi, selon ces vues, une interaction vivante, active, structurelle, et qui n'a rien de simplement métaphorique, entre les différents degrés et niveaux hiérarchisés de la création.

Quant au jeu des correspondances, souvent qualifiées pour cette raison d'analogiques, il peut être appréhendé *stricto sensu* comme la transcription « horizontale » de ce qui précède. A une analogie qui s'exercerait le long de l'échelle de l'être, et comme un effet direct de la hiérarchie de celui-ci, répondraient des correspondances établies entre les différents êtres et objets appartenant à un même plan donné, et décelant entre eux des parentés ontologiques secrètes. Il va presque sans dire que les choses se présentent bien rarement de manière aussi tranchée, et qu'il arrive fréquemment que les contenus de ces deux notions s'échangent ou se recoupent plus ou moins largement, d'autant que leurs fonctions sont proches, ce qui, en l'absence de définitions nettes et d'univocité terminologique, encourage l'ambiguïté. Une équivoque similaire enveloppe, *mutatis mutandis*, la notion d'éléments : tour à tour racines, ou simples composants de la matière sensible¹⁵.

Il arrive aussi que les correspondances soient entendues entre l'intérieur et l'extérieur d'un même corps ou d'un même être, entre ses « qualités occultes » et ses vertus manifestes, l'examen des secondes aidant à la perception des premières, nécessairement moins évidentes, et qui sont perçues comme « fondant » invisiblement les caractéristiques ou propriétés externes. La relation qui les unit, qu'elle soit celle d'un « signe », au sens à la fois naturel et linguistique, ou qu'elle repose seulement sur des similitudes formelles entre différents objets naturels, porte parfois le nom de « signature », popularisé – selon des acceptions très différentes – par Paracelse ou J. Böhme.

S'il faut lui trouver des antécédents philosophiques, une telle vision des choses repose en dernière analyse sur la théorie de la « participation » du *Banquet* (186b-188d), ou sur sa contre-partie stoïcienne qui fait appel à la « sympathie » et à l'« antipathie » universelles ; sous le double mode de l'attraction et/ou de la répulsion, le réseau des correspondances constitue l'expression organique, à la fois symbolique et concrète, de telles doctrines, en organisant – de pair avec les relations de type analogique - les rapports qualitatifs et vivants entre les différents mondes ou ordres naturels, et les êtres qui les peuplent.

Toutefois, il faut noter que, censément, ces notions ne contribuent pas seulement à l'organisation de l'univers mais, tout autant, président à sa saisie intelligible, ainsi qu'à la mise en œuvre pratique des propriétés (magiques ou thérapeutiques, par exemple) de ses constituants. En ce sens, analogie(s), signes et correspondances, qui sont bien entendu comprises comme l'expression d'une harmonie d'origine divine, ne représentent ni des contenus purement abstraits ni de simples métaphores à valeur rhétoriques, mais de véritables catégories épistémologiques, grâce auxquelles le réel dans son ensemble est pensé, découpé et appréhendé.

Ces catégories se recoupent - tout naturellement, dirions-nous - avec la critériologie définie, sur un autre plan et selon des perspectives différentes, par Antoine Faivre, car elles s'entendent en effet à l'intérieur d'un cosmos qui est bel et bien perçu comme hiérarchique, organique et vivant, et dont les structures, quelles qu'elles soient, qualitatives et/ou quantitatives, ne constituent finalement, en tant que telles, que la transcription tangible de son essence intime, de sa vie qui se communique à tout ce qu'il renferme, à tous niveaux, et qui manifeste le dessein divin.

Certains auteurs, au demeurant, comme un Guillaume Postel (1510-81) par exemple, ont été jusqu'à affirmer que l'existence de cet édifice cosmique, le déploiement physique, matériel, de la Nature, représente en réalité la justification plénière de celle de la divinité qui, selon lui, ne prend sens et ne se « réalise » pleinement qu'en fonction de la dimension proprement corporelle de l'homme et du monde, voués en retour à sa louange, ce qui ne fait que souligner fortement le point de vue paulinien. Or, chez un tel penseur, ou chez Agrippa¹⁶, se fait jour une volonté évidente d'organisation du réel. C'est précisément cette dernière dont les modalités, tant au plan structurel qu'épistémologique, ne sont graduellement plus admises à partir de la fin de la Renaissance, parce que la vision du monde qui est en filigrane se trouve peu à peu battue en brèche, articulée qu'elle est sur les principes et catégories déjà évoqués, ainsi que sur une sémiologie universelle, qui

¹³ J. Borella, *Penser l'analogie*, Genève, 2001 ; J.-F. Courtine, *Inventio Analogiae. Métaphysique et ontothéologie*, Paris, 2006.

¹⁴ A. Olerud, *L'idée de macrocosmos et de microcosmos dans le Timée de Platon*, Uppsala, 1951.

¹⁵ J.-P. Brach & W. J. Hanegraaff, « Correspondences », *Dictionary of Gnosis and Western Esotericism*, (W. J. Hanegraaff, A. Faivre, R. van den Broek & J.-P. Brach eds.), Leyde-Boston, 2005 [2 vol.], 275-9 (ici, 277).

¹⁶ *De occulta philosophia* (1533), éd. V. Perrone-Compagni, Leyde, 1992. Nous pensons particulièrement aux tableaux synthétiques qui occupent une bonne part du livre II de cet ouvrage.

constitue en l'occurrence la quatrième modalité de ce « socle » culturel sur lequel reposent les courants ésotériques modernes.

On peut parler de sémiologie universelle en ce sens que, dans cette conception du monde, tout, absolument tout est signe. Si tout est signe, tout est par conséquent déchiffrable et, ici, lisibilité et visibilité se recouvrent mutuellement de manière presque parfaite. Dans ce sens, l'accomplissement du réel dans son ensemble est proprement indissociable de son expression par le langage.

Il y a donc, dans ces conditions, revendication de la possibilité d'un savoir universel, d'un savoir homogène à la réalité qu'il entend exprimer, et susceptible de dire cette réalité même, d'atteindre son essence intime et d'interagir avec celle-ci, ce qui présuppose un langage qui ne soit pas de pure convention, ni strictement descriptif, mais au contraire un langage dont, en théorie tout au moins, l'arbitraire est banni. Il est inutile de préciser que ce point est de ceux qui furent particulièrement mis en cause lorsque le nouveau paradigme scientifique vint progressivement supplanter, dans la culture dominante, celui, métaphysique, qui dominait au sein des courants ésotériques, et dont nous examinons ici certaines composantes centrales. On n'a d'ailleurs pas attendu le XVII^e siècle pour soutenir que le langage devait être, non point le refuge de la polysémie, au même titre que les symboles avec lesquels il s'identifie presque, dans cette perspective, mais au contraire un outil au fonctionnement univoque, précis, rigoureux autant que possible. Instruments putatifs d'un savoir universel, les signes figurent exactement, par rapport au monde, ce que celui-ci dans son ensemble est par rapport à Dieu, autrement dit une expression organique, du cosmos dans le premier cas, et du créateur dans le second.

Une telle relation implique un recouvrement parfait de l'ordre ontologique et de l'ordre intelligible, ce qui permet que le savoir soit homogène à son objet, et qu'on puisse tout dire et dire le tout, pour reprendre une expression de Charles Porset¹⁷.

Cette collusion entre ontologique et intelligible autorise en outre l'écriture du monde, et non pas seulement sa lecture ou son déchiffrement. Certes, l'âge humaniste ne veut pas seulement lire le « livre du monde » mais aussi y écrire ; toutefois, en recombinaison à son choix les essences et les signes naturels, l'homme ne prétend d'abord qu'actualiser le dessein divin. Microcosme lui-même, il a encore pour tâche de se découvrir, de se perfectionner et, pour ce faire, de s'appliquer en conséquence une démarche d'investigation analogue à celle dont il use vis-à-vis de la nature. Ici, l'appareillage entre démarche sapientielle, eschatologie et « philosophie de la nature » s'affirme avec évidence : travailler au parachèvement du monde naturel, c'est en quelque sorte préparer sa « rédemption » (corrélative de la rédemption individuelle), une préoccupation progressivement marginalisée par la théologie institutionnelle, mais toujours demeurée chère aux courants ésotériques, en particulier à la théosophie ou à la *Naturphilosophie* postérieures.

Selon une telle perspective, loin de rechercher déjà une domination « technique » (le terme serait évidemment anachronique) ou un accaparement, le maître de la nature est aussi et surtout son serviteur. A cet égard (qui n'épuise cependant ni leurs autres fonctions, ni leurs significations), magie, alchimie, astrologie, kabbale ou symbolique des nombres représentent simultanément des doctrines, des outils herméneutiques et des moyens d'action concrets. Un dernier principe, enfin, est celui du finalisme et de l'utopie. Nos courants considèrent en effet l'univers comme pourvu d'une dimension téléologique au sens où il possède une finalité d'ordre spirituel, divinement impartie. L'atteinte d'une telle finalité est perçue comme l'avènement d'un nouvel âge ou bien, à l'inverse, comme le retour à un paradis, à un « âge d'or » originel, mythique, dominé précisément par la plénitude du savoir et sa complète maîtrise par l'homme. Ce retour à l'origine, qu'autorise censément l'unité du savoir et du monde, concerne aussi bien ce dernier et ses éléments constitutifs que l'homme, qui détient la connaissance en question. En ce sens, les signes eux-mêmes peuvent également être appréhendés comme de véritables « hiéroglyphes », dont le sens profond a été plus ou moins complètement perdu ou oublié au fil des temps, et auxquels il convient de restituer leur véritable signification.

Selon un Louis-Claude de Saint-Martin, par exemple, semblable restitution représente un authentique travail théosophique, une « re-création » qui équivaut spirituellement à la reconduite, aussi bien de l'homme que du monde, à leur pleine puissance et signification originelles¹⁸.

Une « philosophie de la raison mystique » cherche ainsi à relire le monde et l'histoire de l'humanité, pour y déceler la trace de tels « hiéroglyphes » lesquels, dûment réinterprétés à la fois par l'analyse critique et l'intuition, ouvriront l'accès à une science synthétique universelle, commandant tous les ordres et tous les régimes du savoir, et s'identifiant plus ou moins à une « révélation » primordiale, remontant aux origines

¹⁷ C. Porset, « La vérité est une fable, ou les Philalèthes et la question du symbole », *Symboles, signes, langages sacrés. Pour une sémiologie de la Franc-Maçonnerie* (G. M. Cazzaniga éd.), Paris-Pise, 1995, 27-43 (ici, 29).

¹⁸ N. Jacques-Chaquin, *Louis-Claude de Saint-Martin* (cf. n. 2), 97-133.

obscurcies (et mythiques, évidemment) des civilisations. La Franc-Maçonnerie elle-même, ou du moins quelques-uns de ses symboles ou de ses mythes constitutifs, est parfois présentée par certains de ses tenants comme le réceptacle privilégié d'un telle « sagesse ». En conséquence, une herméneutique symbolique est indispensable à la redécouverte de ce sens plénier, de cette sagesse première, et donc à la régénération spirituelle de l'homme et du monde. On sait que vers la fin du XVIII^e siècle, chez certains auteurs (et qui n'appartiennent pas tous à l'univers maçonnique pour autant), cette problématique du « hiéroglyphe » comme trace de la révélation originelle, expression parfaite *in illo tempore* de ce qui subsiste censément, à l'état de vestige plus ou moins bien conservé, dans la Maçonnerie, est un véritable lieu commun. Un bon exemple parmi d'autres en seraient certains *Proponenda* du Convent parisien des Philalèthes, qu'a étudiés Charles Porset¹⁹ ; quoique ces questions mises à l'étude se concentrent, il est vrai, non pas sur les hauts grades mais sur les trois premiers degrés, considérés comme renfermant synthétiquement l'ensemble du message maçonnique. Il n'en est pas moins réel, nonobstant, que l'on désirait examiner si les grades en question ne contenaient pas en abrégé cette « science adamique » à laquelle faisait allusion le premier *Proponendum* ou, au moins, le germe et les premiers moyens de son éventuel rétablissement. D'une telle démarche, et toutes choses égales par ailleurs, il existe des traces - on le sait bien - au sein du Rite Rectifié comme dans divers hauts-grades appartenant ou non, selon les cas, au REAA. Typique, nous l'avons dit, de la fin des Lumières (on a pu dire du XVIII^e siècle qu'il était celui de l'Histoire), est cette idée d'une sagesse qui, se voulant pour une part de nature initiatique, ne renonce nullement aux mythes, aux « légendes » ou aux symboles, ni à leur interprétation, tout en inscrivant cette herméneutique dans le cadre d'une investigation mi-critique, mi-fantasmée de l'histoire de l'homme et des civilisations²⁰.

La nouveauté, au moins relative, dans ce contexte, est que ce sont désormais l'histoire et ses découvertes, archéologiques, linguistiques et autres, qui sont le véhicule privilégié du « sens caché », du « mystère des origines » qu'il s'agit de retrouver ou de réactualiser. Ce « mystère » n'est plus seulement enchâssé dans un contenu doctrinal donné, il est un surcroît de signification(s) spirituelle(s) attaché à des affleurements historico-culturels qui doivent être au moins autant déchiffrés qu'excavés, à la manière des monuments de l'Égypte ancienne, qui ne vont d'ailleurs pas tarder à refaire parler d'eux²¹. Assez paradoxalement, on attend de cette investigation du devenir chronologique et culturel qu'elle reconduise à l'intemporel, à l'anhistorique ou du moins à l'antéhistorique, à la source des éléments épars d'une connaissance sacrée censément immémoriale que l'on ne croit plus guère accessible qu'au travers de ses vestiges, dont l'existence relève, elle, de l'histoire matérielle et de ses disciplines. A l'exemple de celle – contemporaine – d'un fossile entier à partir de quelques os, qui contribua à rendre Cuvier célèbre, la nécessaire « reconstitution » de ce savoir primitif, qui s'identifie idéalement à la nature intime des choses, à partir des traces historiques qu'il a laissé subsister, s'opère à la lumière d'une intuition première, « originelle », de type théosophique, selon une herméneutique qui entrecroise et dialectise les rapports entre « vérité des origines » et régénération future, au moyen d'un contenu tangible mais supposément résiduel, tout en étant susceptible de réactualisation. De cette manière, la boucle est presque bouclée, au sens où la « science adamique » vient illuminer des témoignages « hiéroglyphiques » dont l'examen et l'interprétation n'ont d'autre finalité que de ramener à elle et, ce faisant, d'initier un nouvel « âge d'or », tout à la fois semblable et différent du premier. Début et fin de l'histoire coïncideraient ainsi dans l'achronie d'une sagesse initiatique au contenu quasi immuable, se (re)déployant et/ou se résorbant toutefois par degrés, au long du cours historique des choses. C'est peut-être en ce sens que certains ont cru pouvoir l'identifier à cette « science maçonnique » que d'aucuns veulent identifier dans les hauts-grades, connaissance ésotérique qui donnerait accès à l'essence même de la réalité et qui, n'étant à proprement parler d'aucune époque, demeurerait actuelle en tout temps.

¹⁹ C. Porset, « La vérité est une fable, ou les Philalèthes et la question du symbole » (cf. n. 17), 34-40.

²⁰ Paradigmatique - parmi plusieurs autres « Histoires universelles » contemporaines - dans cette perspective est le *Monde Primitif* de Court de Gébelin (1772-83 ; 9 vols.) ; voir A.-M. Mercier-Faivre, *Un supplément à l'Encyclopédie : Le Monde Primitif d'Antoine Court de Gébelin*, Paris, 1999.

²¹ Non seulement au plan archéologique ou linguistique, mais aussi en nourrissant une importante fantasmagorie de la « cryptographie » culturelle, qui contribuera par exemple à susciter les rites dits « égyptiens » du XIX^e siècle ; A. Combes, « Le Rite de Memphis au XIX^e siècle », *Symboles, signes, langages sacrés. Pour une sémiologie de la Franc-Maçonnerie* (cf. n. 17)), 69-92 ; J. Hamill & P. Mollier, « Rebuilding the Sanctuary of Memphis : Egypt in Masonic Iconography and Architecture », J.-M. Humbert (éd.), *Imhotep Today. Egyptianizing Architecture*, Londres, 2003, 207-20 ; dans une perspective beaucoup plus générale, E. Hornung, *Das esoterische Ägypten*, Munich, 1999. Dans un autre ordre d'idées, et son esthétisme foncier mis à part, la fascination romantique bien connue pour les ruines participe probablement, du moins dans une certaine mesure, affadie et littéraire, de cette tendance.

Contribution de Madame Irène Mainguy

Les grades de perfection, un itinéraire buissonnier?

- 1) Ateliers de perfection ou de perfectionnement ?
- 2) Schéma des grades après celui de Maître, au XVIII^e siècle.
- 3) Que reste-t-il aujourd'hui de cette première classification ?
- 4) Poursuite de la légende d'Hiram en plusieurs séquences, du Maître Secret aux grades d'Élus.
- 5) Partant du grade transitionnel de Grand Maître Architecte, la Parole est retrouvée dévoilant une suite au grade de Maître.
- 6) De buissons en buissons, la révélation du Buisson ardent.

1) ATELIERS DE PERFECTION OU DE PERFECTIONNEMENT ?

Selon les définitions fournies par Quillet, la perfection est *l'état de ce qui est complètement achevé*, alors que le perfectionnement correspond à *l'action individuelle de se perfectionner*. Ces définitions confirment bien que le Maître Maçon entre dans un atelier de perfection pour œuvrer à son perfectionnement individuel qui doit rejoindre l'Universel. Il s'agit de loges dites de perfection où chaque Maître progresse en veillant à son perfectionnement individuel. Le perfectionnement est une évolution qui vise à un état de perfection

Le mot « perfection » désigne un état supérieur, stable, définitif. Un franc-maçon peut-il légitimement s'approprier cette appellation ? La perfection a valeur d'exemple. Elle fut incarnée en la personne du Maître idéal disparu.

Concernant la perfection, René Guénon précise que ce terme doit toujours être entendu dans son sens absolu, lorsqu'il est employé comme désignation des possibilités de l'être. Dans la représentation d'un être, l'axe vertical est le symbole de la « voie personnelle » qui conduit à la Perfection, et qui est une spécification de la « Voie universelle »²².

Les degrés du 4^e au 14^e font partie historiquement d'un système en 25 grades connu sous la désignation de « Rite de perfection » qui fut pratiqué en France au cours du XVIII^e siècle.

Les thèmes et légendes développés dans ces grades sont pour la plupart inspirés ou extraits de l'Ancien Testament. Cette source objectivement incontournable ici, nécessite donc d'être prise en compte pour en avoir une meilleure compréhension.

Faisons maintenant une courte incursion dans la préhistoire de l'apparition de ces rituels composés de nombreux buissons particulièrement touffus. Ceux-ci ont subi des élagages plus ou moins importants au cours du temps.

C'est aux alentours de 1740 que commencèrent à se soucher d'innombrables rameaux sur la légende d'Hiram au point de pouvoir dénombrer **1400 grades et 52 rites** inventoriés par Jean-Marie Ragon dans son *Tuileur* publié en 1861.

Un ensemble de grades créé entre 1740 et 1745, regroupés sous le qualificatif d'Écossais, fournit d'importants prolongements à la légende d'Hiram apparue pour la première fois en 1730 avec *La Maçonnerie disséquée* de Samuel Prichard. En réalité ces nombreux rituels n'ont d'écossais que le nom. L'Écossisme est confondu à tort, bien souvent, avec le Rite Écossais Ancien et Accepté.

Le mot « écossais » serait apparu pour la première fois dans ce sens maçonnique, dans le livre attribué à l'Abbé Pérau, intitulé « le Secret des Francs-Maçons », publié en 1742.

Le manuscrit *Le Parfait Maçon ou les véritables secrets des quatre grades d'apprenti, compagnon, maître ordinaire et écossais de la franche maçonnerie* se termine par un important témoignage sur les grades supérieurs à celui de Maître. Il s'agit de grades que l'on qualifie déjà d'écossais en 1744.

Un des systèmes les plus importants a donc été le Rite de Perfection en vingt cinq grades à partir duquel, se sont rapidement développés deux systèmes pratiqués actuellement :

²² Guénon René, *Le symbolisme de la croix*, Éd. Vèga, 1970, pp.116 à 119.

Le Rite Écossais Ancien et Accepté a élargi à 33 grades par l'adjonction de huit grades dit « philosophiques » aux vingt-cinq précédents (En 1804, le GODF établit un concordat, par lequel il devient détenteur de ce rite ; en 1805 apparaît le Grand Directoire des Rites et en 1826 le Grand Collège des Rites).

Le Rite Français en 7 degrés, constitué vers 1783, représente une codification condensée du *Rite de Perfection* en 25 degrés avec la volonté de mettre de l'ordre dans les degrés de l'écossisme qui avaient tendance à proliférer de façon désordonnée.

2) SCHEMA DES GRADES APRÈS CELUI DE MAÎTRE, AU XVIII^E SIÈCLE

Combien y- a- t-il eu de grades écossais ?

En fait personne ne peut le dire... rien que la Bibliothèque Nationale possède plus d'un millier de rituels différents qui sont pour la plupart manuscrits.

L'examen de l'inventaire du fonds FM⁴ des Manuscrits, permet de se rendre compte rapidement au milieu de ce foisonnement que certains grades de perfection furent davantage pratiqués que d'autres, vu le nombre de versions que l'on trouve d'un même rituel (c'est le cas du *Maître Parfait*, des *Élus* et du *Royale Arche*).

Si on veut avoir un autre aperçu de la quantité considérable de rituels élaborés au XVIII^e siècle, il suffit de savoir que la collection complète de *Latomia*, du fonds *Kloss*, propose rien qu'en langue française trois cent cinq rituels de tous grades et de tous rites pour les sources françaises.

Prenons l'exemple du *Livre des Marchés*, appelé aussi *Dépôt complet des connaissances de la Franche-Maçonnerie* appartenant à Lavigne, négociant à Marmande en 1776. Ce manuscrit a le mérite de faire un point critique sur les systèmes de hauts grades de l'époque, il dit :

Je me suis occupé longtemps à éclaircir la franche-maçonnerie, j'ai pour y parvenir cherché à en élaguer tout ce qui lui est étranger, et je crois avoir enfin réussi à la réduire à ses vrais grades et à les former chacun, de sorte que l'un n'enjambe plus sur l'autre. Dans près de quatre vingt dont je rendrai compte dans cet ouvrage, je n'en ai trouvé que dix nécessaires ; mais avant d'aller plus loin je crois utile d'indiquer ici les divers buts principaux dont les maçons s'occupent et auxquels ils font aboutir l'Art Royal, afin de montrer que nous nous sommes arrêtés aux seuls vrais.

Lavigne constate que tout le corps maçonnique se divise en quatre époques et dix grades réels et progressifs :

La première époque est celle où Salomon construisit le premier temple et elle contient tous les détails divisés en sept grades :

Le premier est l'apprenti qui ouvre la carrière maçonnique et donne les premiers éléments.

Le second est le Compagnon qui éclaire un peu plus.

Le troisième est le Maître. Ce grade symbolique nous apprend l'assassinat du grand Architecte. Il contient en outre les détails de la maîtrise.

Le quatrième est l'Ancien Maître ainsi nommé de l'ancien nom de maître que Salomon attribua à ceux qu'il voulut récompenser et porter à un plus haut salaire, lorsqu'après la mort du respectable Maître on changea ce mot, de crainte qu'il n'eût transpiré.

Le cinquième est l'Élu symbolique ou l'histoire de la vengeance de la mort d'Hiram Abif et de la punition des meurtriers.

Le sixième grade est l'Écossais, ou chef de l'ordre d'où il est sorti et s'est ensuite répandu. On prétend que son ancien nom était Écochiste. Il contient tous les détails de l'intérieur du Temple et ceux dont il n'a pas encore été parlé jusque là.

Le septième enfin est le maçon dit du secret, car il parvient à découvrir la parole sacrée que Salomon avait juré de ne pas communiquer après la mort d'Hiram. Il parle de la consécration du Temple, du licenciement des ouvriers et de ceux que Salomon retint pour veiller à l'entretien de l'édifice.

Lavigne revient ensuite sur l'enseignement de ces grades en détaillant leur contenu.

Au sujet des grades d'Élus que l'on retrouve dans tous les systèmes comme complément indispensable et achèvement de la légende d'Hiram il précise :

L'Élu symbolique tel que nous le donnons est absolument conforme à ce qui se pratique en Angleterre, il contient cinq grades français qui sont Élu des neuf Maîtres, celui de l'Inconnu, celui des 15 Maîtres, le Parfait et l'Illustre dans chacun desquels on donne un nom différent à chacun des assassins, ce qui est ridicule et n'est bon qu'à rendre ces grades inintelligibles.

Enfin, Lavigne en mentionnant le dernier grade dénommé *Le Maçon du secret*, plus communément appelé le *Royal Arche* ajoute :

C'est un grade anglais presque inconnu en France où il est regardé comme hors d'œuvre, mais à la réflexion, on y voit que du Temple achevé dans l'Écossais, il est nécessaire d'en apprendre la Dédicace, de devoir payer les ouvriers, de les récompenser et les renvoyer chez eux, n'en conservant seulement que quelques-uns pour l'entretien de l'édifice et que ce grade est le seul qui traite de ces choses-là. D'ailleurs, il révèle le nom qui liait Salomon, le roi Hiram et Hiram Abif, et il rend dépositaire du dépôt de connaissance fait dans la tombe de ce dernier.

Ce grade contenant tous les détails qui servent à compléter l'histoire du premier Temple est donc absolument essentiel.

Autres exemples de classifications : Dans la *Maçonnerie Adonhiramite*, en 13 grades dont le système est attribué au baron de Tschoudy en 1787, on ne trouve aucune trace d'un *Maître Secret*, mais il est mentionné comme 4^e grade un *Maître Parfait* ou *Ancien Maître*, à la suite de quoi, il y a un développement important des grades d'Élus :

Le 5^e grade est un *Élu des Neuf* ou *Petit Élu*

Le 6^e grade est un *Élu de Pérignan* ou de *l'Inconnu*

Le 7^e grade un *Élu des Quinze*, dit *Grand-Maître Élu*

Puis on trouve une suite de trois grades d'Architectes qui clôt ce cycle de perfection :

Un 8^e grade intitulé *Petit Architecte* ou *Apprenti Écossais*

Un 9^e grade appelé *Grand Architecte* ou *Compagnon écossais*

Et enfin un 10^e grade ou *Maître Écossais*.

Dans ce système on constate à la suite des grades bleus une succession de deux fois trois grades selon le schéma ternaire progressif des loges bleues.

Seul le grade de *Maître Parfait* ou *Ancien Maître* fait la transition, sorte de grade à part, complément immédiat de la maîtrise.

A la même époque le *Recueil précieux de la Maçonnerie Adonhiramite* de Guillemain de Saint-Victor donne à peu près la même classification à l'exception du grade de *Maître Parfait* qui n'est pas mentionné :

Premier Élu, ou l'Élu des neuf

Second Élu, nommé *Élu de Pérignan*

Troisième Élu, nommé *Élu des Quinze*

Puis on trouve un grade de *Petit Architecte*

De *Grand Architecte*

Et un *Maître Écossais*

Avant la fixation actuelle de la nomenclature des grades de perfection pratiqués de nos jours, on constate donc une première génération de grades.

3) QUE RESTE-T-IL AUJOURD'HUI DE CETTE PREMIÈRE CLASSIFICATION ?

a) D'un grade de *Maître Parfait* : devenu le 5^e degré il n'est plus donné que par communication, au profit d'un 4^e grade, le *Maître Secret* (dont le contenu semble davantage de l'ordre de la morale que de l'enseignement initiatique).

b) Des trois grades d'Élus : on trouve toujours trois grades d'Élus qui sont les 9^e, 10^e et 11^e degrés, on constate que *l'Élu de Pérignan*, grade intermédiaire, a disparu au profit du *Sublime Chevalier Elu* ; grade que l'on pourrait davantage qualifier d'honorifique.

c) De l'Écossais : on le retrouve dans les 13^e et 14^e degrés, grades terminaux du cycle de perfection devenu le *Chevalier de Royal Arche* et le *Grand Élu de la Voûte Sacrée* ou *Sublime Maçon*. Ces grades ont subi dans leur forme de considérables modifications, entre autres, avec l'introduction tardive des séphiroth de la kabbale et la disparition de la cérémonie du sacrifice.

Parmi ces trois séries de grades, le *Maître Parfait* et les grades d'Élus représentent le complément immédiat de la légende d'Hiram et clôt le cycle hiramique.

Certains ont évoqué la particularité du grade de « *Maître écossais* » qui se disait porteur d'une connaissance initiatique, non reconnue à cette époque au degré de « *Maître maçon* ». Ce qui pourrait

expliquer le terme de « maîtrise ancienne » donnée au grade écossais par rapport à la « maîtrise ordinaire ». On peut envisager que le grade de *Maître Parfait* a été le réceptacle de cette connaissance.

Si le *Maître Parfait* a permis d'évoquer l'hypothèse d'un grade de Maître plus étoffé qui aurait pu éventuellement constituer une ancienne maîtrise, ceux d'*Élus* sont ceux qui ont fait couler le plus de salive et d'encre. Leur contenu très marqué par l'*Ancien Testament* n'a pu que déranger par l'aspect de vengeance sanglante et choquer, tant ils demandent des efforts d'interprétations pour être rendus acceptables aujourd'hui.

A leur propos, Chemin Dupontès écrit en 1841:

D'autres ont cherché dans nos cérémonies des rapports avec des fables anciennes, qui elles-mêmes étaient en grande partie des allégories physiques. Ainsi, pour excuser les formes révoltantes d'une des séries, on a dit que le poignard et le cri de vengeance existaient dans les mystères de l'antiquité ; Il y aurait plus d'une réponse à faire à cette assertion ; mais en l'admettant comme exacte en tout point, devons-nous emprunter à des temps anciens, à une civilisation si différente de la nôtre, ce qui est contraire à l'esprit de l'initiation moderne, à celui de nos lois pénales, à la douceur de nos mœurs, qui approuvent la punition légale du crime, mais repoussent avec horreur les idées de vengeance, la férocité qui fait parade de ses poignards, et qui présente des têtes sanglantes avec l'orgueil du triomphe ?

D'autres enfin ont voulu voir dans ces grades le symbole des professions les plus nécessaires à la société .

Chemin Dupontès considère qu'il faut faire de grands efforts d'imagination pour y faire cette découverte, et encore plus pour la démontrer.

Quant à André Doré il remarque qu'il est d'observation constante que la rituelle maçonnique très simple à l'origine s'est compliquée considérablement avec le temps. Outre la prolifération démentielle des grades, leur contenu s'est augmenté d'une surenchère d'éléments superflus et souvent insolites dans le contexte initial. Il est rare, très rare qu'il se soit enrichi au cours des années : tout au contraire, et sans contestation possible, il s'est alourdi et sa signification obscurcie. Cet indice de vieillissement permet de fixer approximativement une date aux divers rituels. Cependant même occulté et incompris, le symbole qu'ils proposent demeure, à la manière d'une graine enfouie dans un sol qui la rend stérile ; que les circonstances deviennent favorables, il se libère de sa gangue et retrouve sa richesse²³

Reprenons maintenant la progression actuelle de ces grades de perfection : nous trouvons du 4^e au 11^e les suites et les conséquences de la légende d'Hiram qui se déroule en plusieurs séquences.

Notons au passage que dans la divulgation des « Antients » appelée « les Trois coups distincts » on relève la manière dont les assassins d'Hiram furent retrouvés près de Jaffa, par les envoyés de Salomon. Sur son ordre ils subirent le châtement prévu par leurs serments (ou obligations).

Ces précisions ont été complètement évacuées des rituels modernes pour alimenter les grades de perfection.

Le 12^e degré appelé *Grand Maître Architecte*, seul vestige des nombreux anciens grades d'Architecte ouvre un cycle de poursuite de la construction.

Le 13^e degré, *Chevalier de Royale Arche*, met en scène une vieille légende qui fait intervenir trois mages qui vont servir de prétexte pour raccrocher le thème de la Parole perdue laissé un peu de côté.

4) **POURSUITE DE LA LÉGENDE D'HIRAM EN PLUSIEURS SÉQUENCES**, du Maître Secret aux grades d'Élus

MAITRE SECRET (4^e degré)

Les *Règlements et Constitutions de Bordeaux de 1762* fournissent la première classification officielle du Rite de perfection. Ils donnent au *Maître Secret* la quatrième place et en font le premier des grades additionnels à la maîtrise.

Bien que dans les *Acta Latomorum* (1815) Thory affirme que ce grade a existé à l'époque de la *Patente Morin* (1761), on doit signaler que les recherches faites dans les différents fonds de bibliothèques et d'archives maçonniques nous ont fait découvrir de nombreux rituels de *Maître Parfait*, souvent présentés comme venant juste après la maîtrise, alors qu'en revanche le nombre de rituels de *Maître Secret* est infime.

En fait l'apparition de ce grade semble bien postérieure à la série de ceux qui le suivent. Il ne serait apparu qu'à la fin du XVIII^e siècle comme une sorte de grade introductif à la série des dix grades de

²³ Doré André, *Un grade méconnu le Chevalier de Royal Arch* in Bulletin du Grand Collège des Rites, N°99/1983.

perfection. Guérillot le qualifie à juste titre de *degré de transition qui n'apporte aucun développement à la légende d'Hiram*. Il observe qu'il y a de bonnes raisons de penser qu'il a été conçu après les autres, comme une sorte d'introduction générale et qu'il ne s'est pas répandu partout²⁴.

On retiendra que la réception à ce degré est relativement dépouillée. Elle fait un rappel des acquis précédents du grade de maître, avec la prestation de serment, le couronnement de laurier et d'olivier, la remise du décor orné d'une clef d'ivoire, la promotion au rang des lévites et l'honneur d'être considéré comme un des sept maîtres susceptibles de remplacer Hiram. Les rituels d'origine se limitent à ces quelques éléments de transition, contrairement aux rituels modernes étoffés par de nombreux aspects moraux et philosophiques inspirés par le philosophe Kant.

Parmi les récentes innovations on relève ainsi l'introduction de la corde à nœud coulant (probablement empruntée au grade de *Maître Parfait*), de la main de justice (qui remplace le sceptre de Salomon) et des voyages qui sont le plus souvent au nombre de quatre.

MAITRE SECRET OU MAITRE PARFAIT ? (5^e degré)

Ces deux grades semblent indissociables. Il est probable qu'à l'origine, comme l'avance Vassal, les quatrième et cinquième grades durent n'en former qu'un, puisqu'ils ouvrent l'un et l'autre sur le cycle de la maçonnerie de perfection.

Le rituel du 4^e degré actuel, très concis à l'origine, n'était pas effectivement en usage. Ce mode de fonctionnement fut inversé au XIX^e siècle, privilégiant la pratique du 4^e grade, de *Maître Secret*, au détriment du 5^e qui ne fut plus transmis que par communication. En 1821, dans *les Archives de la Franc-maçonnerie ou les secrets et travaux de tous les grades jusqu'à celui de Rose-croix*, il est déjà mentionné qu'à cette époque ce grade n'était presque plus suivi en France.

Le *Maître Parfait* était la continuation immédiate du grade de Maître. Un manuscrit appelé *Ancien Maître, Dépôt complet de la franche maçonnerie*, daté de 1780 (de la B.M de Bordeaux, MS 2098) correspond sous cette autre appellation à une version archaïque de *Maître Parfait*.

Parmi les nombreuses sources de ce grade, on reconnaît l'influence de *La maçonnerie disséquée* de Samuel Prichard (1730) où, contrairement aux rituels postérieurs, est évoqué l'ordre donné par Salomon d'enterrer Hiram, et de plus de l'enterrer dans le Saint des Saints. On sait qu'au regard de la loi hébraïque, il s'agirait là d'une profanation difficile à imaginer et qu'elle ne peut être que symbolique.

La question de la quadrature du cercle semble bien montrer la filiation étroite avec le métier et le tracé. On peut considérer que ce grade qui propose de méditer sur ce thème pythagoricien de *la quadrature du cercle*, prépare au degré de *Maître Architecte*.

En ce qui concerne la couleur verte, une origine possible est relevée par Eric Ward qui signale qu'une loge londonienne de hauts grades de Maîtres Maçons écossais d'avant 1740 pratiquait un grade dont le mot était Jehova et dont les rubans étaient de couleur verte.

Ce grade de *Maître Parfait* qui raconte et commémore l'enterrement de Maître Hiram, présente des éléments constants entre ses différentes versions. Parmi les principaux citons :

- 1) La couleur verte de la loge et des décors
- 2) La symbolique numérique basée sur le nombre quatre ou ses multiples, contrairement aux autres grades qui tournent autour des multiples de 9.
- 3) Le tableau du grade qui comprend 3 ou 4 cercles concentriques à distances égales, au centre desquels se trouve une pierre carrée ou cubique, ayant en son milieu gravée la lettre J. Cette lettre J correspond au *iod*, première lettre du tétragramme. Les deux colonnes B et J sont croisées formant la croix de St. André.

SECRÉTAIRE INTIME (6^e degré)

Le titre de *Secrétaire Intime* ou *Maître par Curiosité* est apparu vers 1750 avec la Mère Loge Écossaise de Bordeaux.

Ce grade a reçu plusieurs noms selon les divers manuscrits et en 1783 il était connu sous les dénominations de *Maître Parfait par Curiosité* et/ou *Maître Anglais Parfait*.

Il existe différents rituels de *Maître Anglais*, dont un grand nombre correspondent en fait au grade d'*Intendant des Bâtiments* (entre autres dans l'Ancienne Maîtrise bordelaise). Guérillot pense que compte

²⁴ Guérillot Claude, *Les roses épanouies*, T.1, Éd. Trédaniel, 1995, pp.247 à 258.

tenu de la légende du grade, *il est probable que la forme la plus ancienne est celle de Maître Parfait par Curiosité, dont l'intitulé maladroit a fait place, par la suite à celui de Secrétaire Intime.*

Le meilleur moyen d'identifier les rituels anciens de cette famille est le qualificatif « par curiosité » apposé à la fin du titre.

Ce grade ainsi que les deux suivants 7^e et 8^e, étaient jadis appelés grades de «grande maîtrise» parce qu'ils sont vecteurs d'un enseignement de justice et d'équité. Tous les manuscrits consultés présentent un contenu très homogène et sont pratiquement identiques : (*MS Wien 76/10 pp. 657-668 ; MS Paris 20 FM, Bibliothèque Roëttiers de Montaleau ; MS 3081 Bibliothèque Municipale d'Avignon ; Bonseigneur, ca 1805, etc.*) Leur principale variante réside dans le nom même du *Secrétaire Intime* qui se nomme soit *Zabulon* ou *Zabud*, soit *Johaben* ou *Johaber*.

Ce grade met l'accent sur l'importance du Mot du Maçon (*Mason's Word*), la condition absolue pour le transmettre étant d'être trois. Or, après la mort d'Hiram, ceux qui connaissent le mot ne sont plus que deux. C'est pourquoi on peut penser qu'il est fait en sorte qu'accidentellement, le mot soit surpris par quelqu'un de zélé digne de le recevoir, incarné ici dans la personne de Johaben ou Zabud. Les travaux étant interrompus ils ne pourront reprendre que lorsque le triangle fondateur pourra ainsi être reconstitué.

Ce thème du ternaire directeur à reconstituer, ébauché ici, constitue l'essentiel du thème de l'Arc Royal anglais.

PRÉVOT ET JUGE (7^e degré)

Ce grade comme c'est l'habitude a reçu plusieurs noms dans divers manuscrits. Il serait l'un des plus anciens de la maçonnerie française et aurait été connu à Paris dès 1745 sous le nom de *Prévôt et Juge*, si l'on se réfère à la savante étude sur le sujet parue dans la revue Renaissance Traditionnelle (Désaguliers René et Dachez Roger, *La pensée chinoise et la franc-maçonnerie au XVIII^e siècle : à propos du grade de Maître Irlandais, Prévôt et Juge*, in Renaissance Traditionnelle N°96, octobre 1993.).

Pratiqué à Metz en 1761, son ancienneté est attestée puisqu'il figure dans l'Ancienne maîtrise bordelaise en 1750, ainsi que dans *le Rite de Perfection* et *le Grand Elu de Londres*. On trouve donc ce septième grade sous trois dénominations différentes :

Parfait Maître Irlandais

Puissant Irlandais

Prévôt et Juge

Cette dernière désignation de *Prévôt et Juge* en fait le seul grade de perfection à avoir une dénomination double, tous les autres grades de perfection n'en ont qu'une simple.

Cependant, dans ce grade les deux fonctions semblent différenciées et cette hypothèse mérite d'être davantage retenue.

Si le Prévôt détient la clé du coffre avec les plans du Temple et l'urne contenant le cœur d'Hiram, le Juge remplit sa fonction en utilisant la balance pour rendre ses jugements.

Ce rituel évoque un tribunal qui fournit au Roi Salomon le moyen de restaurer l'ordre nécessaire parmi les ouvriers pour reprendre la construction du Temple interrompue après la disparition du Maître.

INTENDANT DES BÂTIMENTS (8^e degré)

Ce degré a lui aussi reçu plusieurs noms. On trouve donc ces trois dénominations différentes :

- *Intendant des Bâtiments*

- *Maître en Israël*

- *Maître Écossais des trois J ;*

Ce grade est manifestement le produit d'une synthèse, comme l'indiquent les deux autres noms qui lui servent de sous-titre, dans le cahier du Rite de perfection, *Maître en Israël* ou *Écossais des 3 J*.

Selon Guérillot le grade d'*Intendant des Bâtiments* aurait été pratiqué vers 1750, par la *Parfaite Loge d'Écosse* et par les *Parfaits Élus de Bordeaux*. Le *Maître en Israël* pourrait dater de la même époque, mais sans autre précision. Quant au *Maître Écossais des Trois J*, il figure sur la liste des degrés pratiqués à Lyon, vers 1761.

Les versions de *Maître Écossais des 3 J* ont en commun plusieurs éléments rituels avec le 2^e *Ordre de Sagesse du Rite Français*. On trouve dans l'un et l'autre la couleur rouge, l'accès au sanctuaire, l'arche d'alliance couverte des ailes des chérubins, la table des pains de proposition, le chandelier à sept branches, l'autel des parfums (se reporter notamment au *M.S. 5935, Grand Écossais des 3J* de la Bibliothèque Municipale de Lyon).

Ce grade est en corrélation avec le précédent, on y retrouve également le symbole de la balance. *L'Intendant des Bâtiments* pratique les cinq points de fidélité et monte les sept marches d'exactitude du Temple (ce qui est attesté par le Tuileur de Vuillaume).

En dehors de ces deux symboles qui permettent de méditer sur le 5 et le 7, on constate que ce grade n'apporte pas grand chose de nouveau si ce n'est une récapitulation des précédents degrés (notamment un complément du compagnonnage). L'accent est toujours mis sur l'acquisition et la pratique de la Vertu. La réception est des plus simples, le récipiendaire s'agenouille sur un carreau de pierre, tient en main un rameau d'acacia et prête son obligation. Cette cérémonie est tout aussi dépouillée que celle du Maître Secret pratiquée initialement.

LES TROIS GRADES D'ÉLUS (9^e, 10^e, 11^e degrés)

On trouve ce terme d'«Élu» dans les trois grades, qui suivent, ce sont:

- **L'Élu des neuf, intitulé aussi l'Élu vengeur**
- **Le Maître Élu des Quinze désigné sous le titre d'Illustre Élu**
- **Le Sublime Chevalier Élu qui correspond au véritable Élu.**

Ces trois grades s'inscrivent dans la suite logique du grade de Maître. Ils pourraient être pratiqués directement dans sa continuité, comme c'est le cas pour le 1^{er} *Ordre au Rite Français*.

Ces trois grades d'Élus résument le parcours initiatique des trois premiers grades d'apprenti, compagnon et maître, vécus dans un nouveau cycle. Le 1^{er}, ou *Élu des Neuf*, évoque la question de la transgression de la loi et met en lumière les dangers et les méfaits des pulsions vengeresses. Le 2^e, ou *Élu des Quinze*, fait passer de la vengeance exercée individuellement à la justice collective, afin que toutes les passions soient épuisées. Le 3^e enfin est une forme de consécration de l'initié qui est reconnu «*Emerék* ou Homme vrai en toutes circonstances», c'est-à-dire un authentique Maître Maçon.

L'étude des différents rituels montre qu'à l'origine il y a eu, deux grades qui ont fusionné :

- 1) *Le Maître Élu*, dit des Neuf : neuf Maîtres partent à la recherche du corps d'Hiram.
- 2) *L'Élu de l'Inconnu* ou *Élu de Pérignan*, auquel est attachée la lettre P : un inconnu conduit les neuf Maîtres Élus vers la caverne où se cachait Abiram.

On constate dans les versions communiquées actuellement, que l'*Élu des Neuf* résulte de la fusion de ces deux grades de l'ancien système, qui réserve un traitement particulier au troisième compagnon, Abiram : celui qui a donné le coup frontal mortel au Maître.

Ce thème de vengeance et de justice autour du meurtre d'Hiram a vu fleurir un grand nombre de versions et de nombreuses variantes. Entre autres exemples, on peut citer dans le système en 25 grades pratiqués à Metz (entre 1760 et 1780), trois grades d'Élus : *Maître Élu – Maître Élu de l'Inconnu* ou *Élu de Pérignan – Maître Élu des Quinze*.

Dans un rituel de 1766, on trouve la présence d'un Élu dans trois grades de vengeance :

- 1- *Parfait Maçon Élu* qui correspond à l'*Élu des Neuf* actuel.
- 2- *L'Élu de P* ou *Second Élu* qui est un complément de l'*Élu des Neuf*. Il apporte juste l'identité de l'inconnu qui savait où se cachait le principal meurtrier d'Hiram. Cet inconnu s'appelle Pérignan ou Perignon.

Le nom de *Perignan* a disparu petit à petit des rituels. Il est probable que ce nom provient du latin *perigrinus* qui signifie étranger.

3- *L'Élu des Quinze*, appelé aussi *Grand Maître Élu* ou *Élu Parfait*. Dans ce grade le récipiendaire ramène les deux autres assassins, prisonniers à Jérusalem. Ils sont alors châtiés par Salomon qui incarne la justice immanente.

Le *Maître Élu des Quinze* provient de ce troisième grade. Il correspond aujourd'hui au deuxième grade d'Élu, celui qui retrouve les deux autres meurtriers, lesquels sont ensuite condamnés et suppliciés aux yeux de tous.

Les noms des meurtriers varient dans les différents rituels entre 1766 et 1809. On peut retenir que ces différents noms correspondent soit à des sobriquets dépréciatifs, soit à des qualificatifs injurieux.

En résumé, c'est en 1743, à Lyon, que serait apparu le premier grade d'Élu ou *Petit Élu* dans la continuation du grade de Maître. C'est donc un des plus anciens hauts grades pratiqués ou plutôt un des développements les plus anciens de la maîtrise.

Il est compréhensible que l'on puisse se passer de l'ancien grade d'*Élu de Perignan* qui n'apportait qu'un élément de détail à la compréhension de l'enchaînement de ces deux grades d'Élu.

Cependant l'abandon de ce grade a eu pour conséquence de laisser de côté *le chien de l'Inconnu*, qui n'a pas été réintégré dans ce degré, ni dans le suivant, alors qu'il est resté présent dans le 1^{er} *Ordre de Sagesse du Rite Français*.

L'ensemble de ces rituels cherchait à donner une conclusion morale à l'assassinat du maître disparu.

Les scénarios macabres de certaines versions de ces grades d'Élus montraient des mises en scènes fantasmagoriques sortant de l'imagination d'auteurs à la recherche d'extraordinaire qui ont permis d'alimenter par la suite l'antimaçonisme.

5) PARTANT DU GRADE TRANSITIONNEL DE GRAND MAÎTRE ARCHITECTE, LA PAROLE EST RETROUVÉE DÉVOILANT UNE SUITE AU GRADE DE MAÎTRE

GRAND MAÎTRE ARCHITECTE (12^e degré)

Sous le nom de *Grand Maître Architecte*, il faut distinguer les versions du manuscrit Francken et des manuscrits de la fin du XVIII^e avec les versions modernes. Les versions anciennes diffèrent considérablement de celles du rituel actuellement pratiqué, sans que l'on puisse établir clairement un lien de transition entre elles.

Ces degrés d'Architecte, souvent qualifiés d'Écossais, seraient apparus dès la fin des années 1740. On relève que le système lyonnais des années 1760 en compte deux, *le Petit et le Grand Architecte*.

L'ancienne instruction du grade comportait de nombreuses questions sur l'emploi de dix-neuf sciences qu'un Maître Architecte était censé maîtriser. L'énumération de ces sciences pouvait paraître ennuyeuse. Il était difficile de discerner les éléments initiatiques qui y étaient contenus, en dehors d'une invitation à accéder à une connaissance encyclopédique.

Le rituel du XVIII^e siècle n'a pas beaucoup de liens avec celui actuellement pratiqué dans toutes les obédiences françaises qui présente des aspects insolites, ainsi par exemple les noms grecs des officiers de la loge.

En tous cas, forts heureusement les rituels actuels font sortir de l'Encyclopédie. Il s'agit ici d'une École d'architecture, mise sur pied par Salomon qui fait du Maître Maçon un géomètre chevronné, maître de l'épure, concepteur de plan à l'image de l'Architecte disparu. Ce spécialiste du tracé utilise l'étui mathématique (qui rappelle la boîte à outils montrée au *Rite Anglais de Style émulation*).

Le *Grand Maître Architecte* se substitue en quelque sorte à Hiram pour achever l'œuvre en cours de réalisation, déterminé à rechercher l'harmonie dans l'univers, conformément aux plans qu'il est devenu apte à concevoir et à tracer. L'Art du trait ou géométrie sera l'axe du champ d'action du *Grand Maître Architecte*, le conduisant à œuvrer de la circonférence du cercle à son centre sur la planche à tracer.

CHEVALIER DE ROYALE ARCHE (13^e degré)

Ce grade de Royale Arche apparu aux environs de 1740 - 1743 en Angleterre va arriver bien plus tard en France, au début des années 1760, soit trente ans après l'apparition de la légende d'Hiram. Sa présence est attestée à Metz en juin 1761.

Bernard E. Jones démontre que les textes à l'origine des légendes du Royale Arche français comme de l'Arch Royal anglais proviennent d'œuvres fort anciennes, notamment de Photius (deux fois patriarches de Constantinople) dans le *Myriobiblion* qui rassemble plus de deux cent soixante dix textes résumant des pages importantes de la prose grecque. Ce récit de Photius fut repris ensuite par Nicéphore Callistos, dans son *Histoire ecclésiastique*, inspirant par la suite Tschoudy pour la rédaction de son rituel de *Royale Arche*.

Pourquoi ce titre de Royale Arche ? L'arche lorsqu'elle conserve un secret est appelée arche secrète; après consécration elle devient arche sacrée. Si elle est utilisée comme symbole initiatique, elle devient arche royale.

Bernard E. Jones fournit une description du cérémonial primitif du grade²⁵ : une *chambre souterraine soutenue par neuf arches, dans laquelle on descend par neuf marches, ouvertes et fermées par neuf coups. Une lumière montre le chemin vers la chambre. Dans l'explication du tableau de la loge il est dit que le soleil est la vraie lumière qui sert à conduire les neuf frères qui découvrirent de grands secrets. Sur le tableau sont dépeints neuf arches, la voûte d'une chambre souterraine, les neuf marches qui servent à y descendre, une pierre avec un anneau (qui) ferme la chambre, une torche qui fut éteinte par l'éclat du soleil, une plaque triangulaire en or portant le nom sacré.*

C'est sur cette trame de base que de nombreux éléments sont venus se greffer par la suite : Énoch, la légende des trois mages, le parcours des dix séphiroth de la Kabbale, la onzième porte. En fait le thème initial de ce grade est une quête de quelques Élus qui aboutit à la découverte de la Parole perdue, laquelle correspond au « Nom ineffable ».

André Doré observe qu'on ignore quand et comment ce grade parvint en France. Il est donné 13^e degré d'un rite de Perfection en 25 degrés, soi-disant établi à la fin des années 1750 par le Conseil des Empereurs d'Orient et d'Occident qui s'était arrogé la direction des hauts grades dont la première Grande Loge ne voulait pas²⁶.

GRAND ÉLU DE LA VOÛTE SACRÉE (14^e degré)

Dans le Rite de Perfection en 25 grades, ce degré est nommé *Grand Élu, Ancien Maître Parfait*, dit de la perfection. Ce grade correspond à une consécration du Maître Maçon reçu au grade de *Grand Élu, Parfait et Sublime Maçon*. Il marque la fin d'un cycle. A ce titre on peut le considérer comme un grade terminal qui permet à tout Maître Maçon d'approfondir le grade de Maître, tous les outils en mains, dans une remarquable synthèse finale. L'état de perfection peut être considéré comme étant atteint, puisque la Parole Perdue au grade de Maître a été retrouvée.

De même que pour le grade précédent, *Chevalier de Royale Arche*, on peut établir deux versions qui sont l'une et l'autre la suite logique du 13^e degré. La version initiale est issue de la transcription effectuée par Francken des hauts grades venus de France en 1783, qu'Étienne Morin avait organisée en un Rite de Perfection en 25 grades, à Saint Domingue et à la Jamaïque, entre les années 1760-1770.

La version moderne date du début du XX^e siècle correspond à un cours de kabbale administré au récipiendaire invité à en approfondir les arcanes complexes, alors que le plus souvent il est loin d'être un spécialiste du sujet.

Ce 14^e achève le cycle hiramique ou salomonien. La parole recherchée en hébreu est retrouvée au 13^e, conforme à celle connue au grade de Maître. Elle est détruite, et donc à nouveau cachée pour être retrouvée sous une autre forme au 18^e.

6) DE BUISSONS EN BUISSONS, LA RÉVÉLATION DU BUISSON ARDENT

En résumé, ce sera ma conclusion, on peut s'autoriser à parler d'itinéraire buissonnier, autant que buissonneux, parfois touffu, dans la mesure où le cursus du 4^e au 14^e degré est un itinéraire complexe, formant un système composite qui a sa logique très spécifique, sans aspect linéaire.

Enfin s'il peut être établi que les degrés écossais ont bien été élaborés, diffusés et pratiqués avant 1765 dans un foisonnement buissonnier incontrôlé, il demeure néanmoins pour les chercheurs de nombreuses énigmes à élucider demeurées sans réponse concernant le « où, quand, comment, pourquoi et par qui » sont apparus ces grades qui proposent des développements ampliatifs de la maîtrise.

L'ensemble de ces grades de perfection correspond à des développements de la légende d'Hiram à partir de laquelle trois questions se posent :

Qui va assurer l'ordre, la régularité et la discipline parmi les maçons sur le chantier ? Ce qui donne naissance à une série de grades de maîtres du 4^e au 8^e, c'est-à-dire du *Maître Secret* à l'*Intendant des bâtiments*.

Après quoi vient la question de tirer vengeance ou justice des assassins de l'Architecte, ce qui a donné naissance à la suite des trois grades d'Élus.

Cette question épineuse étant réglée, on peut se demander qui, à la suite d'Hiram va poursuivre la conception de l'œuvre ?

²⁵ Jones Bernard E., *Freemasons' book of the Royal Arch*, Harrap, London, 1972, p.128.

²⁶ Doré André, *Un grade méconnu le Chevalier de Royale Arche* in Bulletin du grand Collège, N°99/1983.

Cette question a généré une série de grades d'Architectes, dont le contenu pour les versions les plus anciennes, a donné naissance à un rituel assez indigeste inspiré des *Encyclopédistes* et du *Traité d'architecture de Vitruve*.

Dans cette arborescence foisonnante de buissons touffus, on accède au 13^e degré, ou grade de Royale Arche, vers un buisson lumineux que l'on pourrait qualifier de buisson ardent où la légende d'Hiram prend tout son sens, réactivant le mythe de la parole perdue, grâce à une parole retrouvée.

Tous ces degrés qui puisent pour la plupart leurs fondements pseudo-historique dans un fond biblico-légitimaire, donnent un sens et une couleur à l'ensemble tant par la valeur de leur éthique philosophique que par les symboles dont ils sont porteurs.

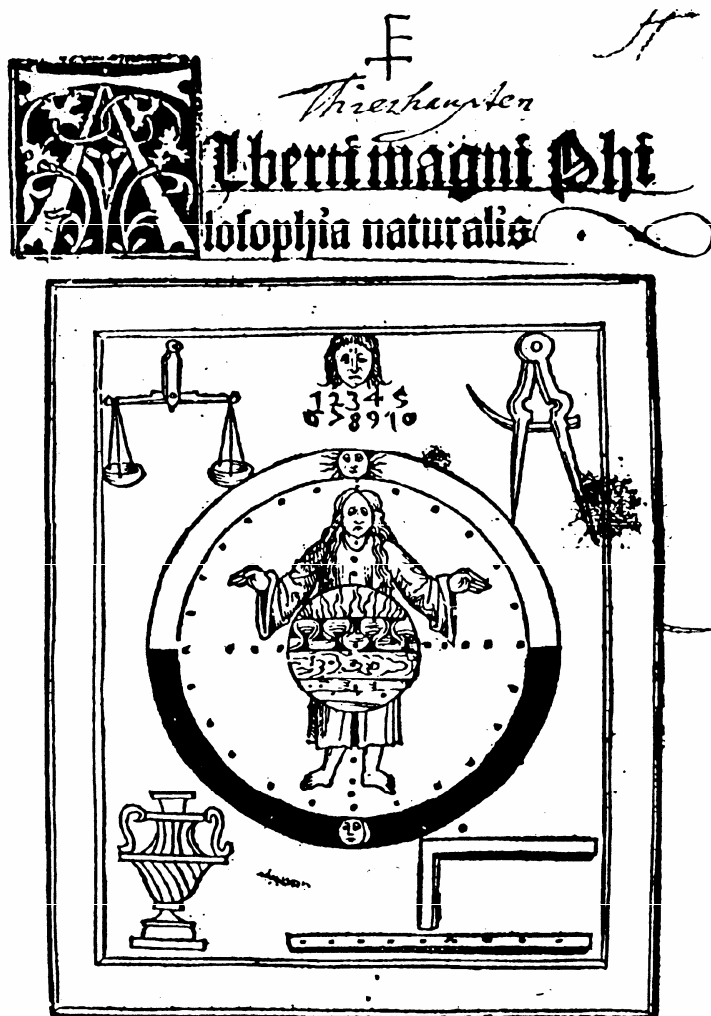


Figure alchimiste ornant une édition du 20 juin 1506 de la *Philosophia Naturalis* d'Albert le Grand (Bibliothèque de Munich)

BIBLIOGRAPHIE

- A.Q.C. *Ars Quatuor Coronatorum*, Transactions of the Quatuor Coronati Lodge N°2076, Londres (Volumes 1, 6, 9, 14,15,17,25,34, 43, 57, 62, 66, 67).
- Chemin Dupontè, *Cours pratique de franc-maçonnerie*, quatrième cahier, Paris chez l'Auteur, au Bureau de l'Encyclopédie Maçonnique, 1841.
- Collectif, *Deux siècles de Rite Écossais Ancien et Accepté en France*, Dervy, 2003.
- Coutura Johel, *Le Parfait Maçon*, Les débuts de la maçonnerie française (1736-1748), Anthologie établie et présentée par Johel Coutura. Publication de l'Université de Saint-Étienne, 1994.
- De Grasse-Tilly, *Thuilleur R.E.A.A. et Rite Moderne*, (fac-similé, Éd. Sinope 2003).
- Dermott Laurence, *Ahiman Rezon*, 1756, Éd. du Snes.
- Désaguliers René et Dachez Roger, *La pensée chinoise et la franc-maçonnerie au XVIII^e siècle : à propos du grade de Maître Irlandais, Prévôt et Juge*, in Renaissance Traditionnelle N°96, octobre 1993.
- Donzac Jean-Pierre et Piovesan Pierre, *Le Rite Écossais Ancien et Accepté des hauts grades*, Édimaf, 2003.
- Doré André, *De la maçonnerie opérative au Grand Orient de France*, essai sur les origines des grades et rituels symboliques in Bulletin du Grand Collège des Rites, Bulletin N°91 et 92, avril et septembre 1979.
- Ermann Sahir, *Commentaires des hauts grades du R.E.A.A.*, Istanbul, 1994.
- Gabanon Léonard (pseudonyme de Louis Travenol), *Le catéchisme des francs-maçons*, Jérusalem (Paris) 1740, Éd. Dervy.
- Guillemain de Saint-Victor: *Recueil précieux de la Maçonnerie Adonhiramite*, Deuxième partie, perfection, à Philadelphie (Paris) 1787.
- Guérillot Claude, *La Rose maçonnique*, Ed. Guy Trédaniel, 1995.
- Guérillot Claude, *Le Rite de Perfection*, Ed. Guy Trédaniel, 1993.
- Jones Bernard E., *Freemason's Guide and Compendium*; London G. Harrap.
- Jones Bernard E., *Freemasons' book of the Royal Arch*, Harrap, London, 1972.
- Lavigne: *Livre des Marchés* appelé aussi Dépôt complet des connaissances de la franche –Maçonnerie ; B.M. Bordeaux, Ms 2098.
- Mainguy Irène, *Symbolique des grades de perfection et des Ordres de Sagesse*, Ed. Dervy, 2003.
- Ragon Jean-Marie, *Tuileur général de la franc-maçonnerie*, Ed. Télètes 2000.

Les sources historiques et symboliques des Hauts Grades

Roger Dachez

Le sujet qu'annonce le titre de cette communication est à l'évidence trop vaste pour qu'on puisse en peu de temps le traiter dans son ensemble. Je voudrais simplement présenter quelques propos introductifs et tenter de définir une problématique qu'une Société qui doit être « savante », comme la S.F.E.R.E., peut avoir pour ambition de résoudre, au fil des années, au fil des travaux et des colloques qu'elle mettra en place.

Ce que je voudrais simplement évoquer avec vous, ce sont les circonstances dans lesquelles le problème des hauts grades s'est posé, à un certain moment de l'histoire de la franc-maçonnerie. Cela soulève des questions auxquelles il y a des réponses – je n'ai pas dit « une réponse » mais un certain nombre de réponses.

Toutefois, avant d'essayer d'édifier les premiers éléments de réponses, je voudrais, avec Derrida et quelques autres, « déconstruire ». Il faut déconstruire au moins deux choses.

Premièrement déconstruire l'idée qu'il y a eu des concepteurs des hauts grades ayant un projet précis, qui savaient ce qu'ils voulaient faire, pourquoi ils le faisaient et qui le agissaient, en quelque sorte, en transmettant sciemment des éléments dont ils étaient porteurs. Il y a du reste plusieurs variantes à cette idée. L'une se trouve, par exemple, chez René Guénon, qui a dit beaucoup de choses intéressantes sur la maçonnerie mais qui a commis beaucoup de contre-sens sur l'histoire de la franc-maçonnerie, en raison tout simplement des limites de sa documentation. René Guénon dit en plusieurs endroits que nous ne savons pas très bien comment ont été écrits ces fameux grades et que, comme par hasard, le nom de leurs auteurs ne nous est pas connu. Que suggère-t-il par là ? Que sont des Supérieurs inconnus qui, en traversant les murs, ont laissé des manuscrits mystérieux ? Evidemment, non ! C'est donc une vision un peu extrême, mais on entend souvent l'idée qu'il y avait là des gens plus ou moins missionnés appliquant un projet concerté. C'est insoutenable

Aujourd'hui nous savons, pour un certain nombre de grades, et quelquefois même assez tôt, qui les a écrits, à quel endroit, à quelle époque et nous pouvons même parfois identifier certaines écritures. Ce sont bien des maçons de chair et de sang qui avaient des motivations précises, mais qui, en quelque sorte, s'étaient « automissionnés » pour ce faire. De même qu'il n'y avait pas eu d'autorisation pour faire de la maçonnerie opérative une maçonnerie spéculative, de même il n'y en a pas eu pour constituer les hauts grades.

On peut essayer de déterminer ce que pouvaient être les motivations politiques (au sens de la politique maçonnique bien entendu), les motivations morales, sociologiques, de création de ces hauts grades, mais enfin il faut renoncer à l'idée qu'il y avait des gens ayant des choses à transmettre et qui devaient absolument le faire. C'est une idée romantique que l'on pourrait retrouver chez des auteurs de la fin du 19^e siècle, chez Edouard Schuré par exemple : *Les Grands Initiés*, nous avons tous lu cela, c'est admirable, c'est très beau, mais malheureusement la dure loi de l'histoire, c'est que l'on ne peut pas soutenir cette équation-là. C'est le premier point.

Le deuxième point se rapporte à ce qu'évoquait tout à l'heure notre ami Pierre Mollier. Il nous disait que les kantiens commencent par le quatrième, puis ensuite vont au cinquième, puis au sixième, *etc.* Je voudrais vous dire que, en tant qu'ancien kantien, je ne peux plus utiliser les numéros pour parler des grades, je renonce absolument à cette idée, les grades ce ne sont pas des numéros (par allusion à une série télévisée anglaise qui a bercé notre adolescence, permettez-moi une plaisanterie : « Je ne suis pas un numéro, je suis un maçon libre. »). Les grades, ce sont des entités et c'est très important de dire cela. Pourquoi ? Parce que lorsque les grades apparaissent-ils ne sont pas intégrés dans un système numéroté, dans ce que l'on appellera plus tard un « rite ». Vous savez qu'un rite (c'est un mot compliqué dans la maçonnerie parce qu'il a plusieurs significations), le sens fondamental du mot « rite » au 19^e siècle par exemple, quand tout est absolument fixé, mais c'était déjà vrai au 18^e siècle, c'est tout simplement une échelle de grades qui se donnent dans un certain ordre déterminé. Eh bien, l'idée que le rite a un « sens » et que dès le quatrième, ou le cinquième, on est en train de préparer ce que l'on vous dira au quinzième, au seizième, au vingt-huitième ou trentième, est une idée qui n'est concevable que lorsque le système est complètement constitué, profondément remanié, réécrit maintes fois, et qu'il est devenu totalement stable - certains diraient figé, d'autres diraient pétrifié -, et quand, en quelque sorte, c'est devenu une institution avec une sorte de programme. Je ne suis pas en train de vous dire que ce dernier état est regrettable ou contestable, je ne porte aucun jugement de valeur car je sortirais du champ de l'historien, je fais simplement observer que quand les

premières pierres de cet édifice ont été posées, il est absolument clair qu'il n'y avait aucun plan préconçu. L'idée d'un plan final vient tout simplement du fait qu'on n'aime pas qu'un édifice n'ait pas de signification, alors on lui confère un sens second et tous ceux qui ont travaillé sur l'histoire des rituels savent très bien que ce sens second, que l'on ajoute à un empilement primitif de grades, suppose des réécritures intermédiaires qui progressivement, en effet, font apparaître une sorte de direction, laquelle n'était évidemment pas déterminée à l'origine.

Nous devons donc abandonner l'idée des numéros et des rites ordonnés pour arriver à cette question simple et fondatrice : pourquoi, à un moment donné, a-t-on décidé (et l'a-t-on d'ailleurs décidé ?), a-t-on vu apparaître un certain nombre de grades, dont le nombre n'était plus limité, Irène Mainguy le rappelait tout à l'heure, et qui a atteint à la fin du 18^e siècle un total absolument colossal ?

Tout d'abord je crois nécessaire de rappeler un point fondamental. Quand on fait l'histoire des rituels, on s'aperçoit que la césure, contrairement à ce que l'on dit trop souvent, n'est pas entre le troisième grade et les suivants, mais entre les deux premiers et le troisième. Les idées fausses qui prévalent à ce sujet tiennent aussi à des raisons historiques : les obédiences symboliques gouvernant les trois premiers grades, on dit de cet ensemble qu'il contient « la totalité de ce que le maître maçon doit savoir », conception politique très récente dans l'histoire maçonnique et totalement contraire à ce que l'on a toujours défendu au 18^e siècle, où l'on pensait que plus on en apprenait mieux ça valait et plus la maçonnerie était riche. Heureuse époque...

La vraie césure historique est entre les deux premiers et le troisième : c'est-à-dire que quand on veut parler de l'origine des hauts grades, il faut d'abord savoir que le premier des hauts grades, c'est le grade de maître.²⁷ Les deux premiers grades sont d'origine écossaise et un pasteur écossais, Robert Kirk en 1691, nous en donne une description très simple dans un texte relatif aux usages de l'Ecosse – et pas à la maçonnerie en particulier. Il nous dit, en substance : Qu'est-ce que c'est que la franc-maçonnerie ? C'est une coutume qui est répandue en Ecosse, « une sorte de tradition rabbinique en forme de commentaire sur Jackin et Boaz, les noms des deux colonnes érigées dans le Temple de Salomon ». Nous sommes à la fin du 17^{ème} et l'on se réfère à des usages qui ont sans doute alors plusieurs décennies. C'est un système simple, cohérent, stable. Il y a un premier grade avec la colonne J. ou B. (c'est un autre problème, que l'on ne va pas examiner ici), puis il y a un deuxième grade avec l'autre colonne. A partir de là on a posé les deux colonnes du temple, on a surtout évoqué la figure même du Temple de Jérusalem, ce qui dans l'idéologie des constructeurs a beaucoup de sens puisque c'est l'un des plus grands édifices antiques dans la tradition judéo-chrétienne. On aurait d'ailleurs pu en choisir un autre - et il y en a des traces dans les *Anciens Devoirs* -, la tour de Babel par exemple, mais cela s'est plutôt mal terminé, alors on a préféré prendre le Temple de Jérusalem. Mais observez que ce système est un système parfaitement stable, on pourrait dire clos, qui n'appelle rien d'autre. J'insiste sur ce point.

Et puis, à un moment donné, on va créer un troisième grade mais, en réalité, la grande nouveauté ce n'est pas le troisième, c'est le deuxième ! En effet, quand on examine les versions les plus anciennement connues du troisième grade, on s'aperçoit que l'on a pris l'ancien deuxième grade écossais, le « fellow-craft or master » - il avait deux noms possibles - dont l'essentiel était la communication des « cinq points », ce qui s'appelle encore dans la tradition maçonnique anglo-saxonne « five points of fellowship ». Non pas les « cinq points de la maîtrise », notons-le, mais les « cinq points du compagnonnage ». On a pris cette séquence rituelle qui était exécutée à l'époque sans aucun commentaire et qui est une espèce de salutation qu'on peut rapprocher d'autres salutations en usage dans d'autres organisations corporatives et ritualisées, et sur cette salutation du vieux grade écossais on a plaqué une légende. C'est cela qu'il faut bien voir : la différence de nature profonde entre les deux premiers grades hérités du Métier et ce que l'on va appeler les hauts grades, c'est l'existence d'une légende qui explique le grade, le structure, et introduit un personnage qu'éventuellement le candidat peut incarner. C'est une dynamique entièrement nouvelle qui apparaît. Il n'y a pas de légende, et notamment pas de personnages dans le premier et le deuxième grades. A partir du troisième, il n'y aura que des légendes et des personnages que le récipiendaire est plus ou moins amené à côtoyer ou à représenter.

Pourquoi a-t-on eu l'idée, le besoin de créer un grade de maître ? Je pense qu'aujourd'hui il n'y a pas de réponse définitive à cette question, si ce n'est que, là encore, il faut voir comment et dans quelles circonstances le grade apparaît. C'est entre 1725 et 1730 que tout s'est joué, et il est remarquable qu'à partir de ce moment le nouveau grade ne soit pas d'emblée universel. C'est très important. Le grade de maître est à l'origine un grade réservé à une élite, et c'est tellement vrai que pendant très longtemps sa pratique a été exclusivement confinée à des loges particulières que l'on appelle « masters' lodges » qui se distinguent des

²⁷ Pour un exposé plus détaillé, cf. R. Dachez, « Naissance des hauts-grades : le grade de Maître et les autres grades » in *Les grades de sagesse du Rite Français, histoire, naissance et renaissance* (Coll.), A L'Orient, 2000.

« general lodges ». Celles-ci pratiquent les deux premiers grades alors que dans les « masters' lodges » c'est le grade maître²⁸. On n'y fait que cela, avec un collègue différent, un Vénérable différent et dans des lieux différents. Or, qu'est-ce que c'est qu'une loge où tout est différent, qui se réunit un jour différent, à un endroit différent ? Aujourd'hui ce sont les loges de perfection, les chapitres, quels que soient les noms qu'on leur donne. C'est donc authentiquement l'ébauche d'un système de hauts grades.

On s'aperçoit aussi qu'à Londres les gens que l'on trouve dans ces loges, comme par hasard, sont les grands officiers de la Grande Loge et le personnel dirigeant de l'obédience. Il est donc assez séduisant de penser que l'on a créé un grade nouveau pour une catégorie nouvelle de gens qui étaient sociologiquement un peu différents puisque, vous le savez, il s'était produit quelque chose entre 1717 et 1723 : d'une organisation constituée essentiellement de petits artisans, de petits boutiquiers, on était passé à une institution dominée par l'aristocratie anglaise et la fine fleur de la Royal Society.

Il y a eu un événement entre les deux, une prise de pouvoir par une nouvelle frange sociologique, une nouvelle classe sociale qui veut bien faire de la bienfaisance, naturellement, qui veut bien s'occuper des maçons en détresse, mais qui n'oublie tout de même pas qu'on n'est plus complètement du même monde et qui estime, par conséquent, que l'on doit se réunir dans des loges distinctes. A partir de là, on crée une légende et l'exemple de la légende d'Hiram est extraordinaire, parce que c'est une légende dont nous pouvons reconstituer les éléments fondateurs. Il existe dans le *Ms Graham* de 1726²⁹ trois récits très différents les uns des autres, mais quand on superpose ces trois récits, comme avec des transparents, on obtient la légende d'Hiram. A partir de trames légendaires dont l'origine n'est pas connue, et qui sont pour l'essentiel des gloses bibliques, la fabrication de cette légende apparaît de façon tout à fait évidente.

Simplement, les choses ne vont pas s'arrêter là et il faut s'interroger afin de savoir pourquoi. Or, les raisons que l'on peut invoquer sont exactement celles qu'a mentionnées tout à l'heure Irène Mainguy, c'est-à-dire que - par malchance ou par bonheur, on ne sait trop que dire -, la légende d'Hiram n'est pas une légende fermée mais une légende ouverte puisqu'elle se termine par la mort d'un architecte, alors que le Temple n'est pas achevé, et qu'elle s'accompagne de la perte d'un mot sans qu'on sache très bien ce qu'il devient. Par conséquent, il y a plein de pistes qui sont immédiatement ouvertes et l'on s'apercevra justement que les premiers grades sont des grades de vengeance de la mort d'Hiram, d'évocation des obsèques d'Hiram, de remplacement d'Hiram, naturellement, et enfin d'achèvement de la construction du Temple, en attendant la révélation finale du mot original.

Donc cette légende est ouverte, mais cela suffit-il pour expliquer qu'il y ait eu des grades supplémentaires ? Pas forcément. Je vais vous donner un exemple pour montrer que la césure entre le grade de maître et les autres grades - que l'on nomme les « hauts grades » - n'est pas une vraie césure. On a parlé tout à l'heure avec insistance du Maître Parfait et ce grade apparaît en effet comme un des premiers hauts grades majeurs, en tout cas en France.

Quand on examine les divulgations anglaises, qui sont parfois des divulgations publiques et parfois des écrits privés, entre 1724 et 1726,³⁰ on constate à plusieurs reprises qu'on y décrit un système en trois étapes, - c'est délibérément que je ne dis pas « grades » -, et on nous en donne les mots. Dans plusieurs manuscrits on nous révèle qu'il y a une première étape avec le mot B. (ou J., je n'insiste pas là-dessus) et un attouchement à la main, une autre étape avec le mot J. (ou B.) et un autre attouchement à la main, et puis une troisième étape avec un mot en M. ou M.B. avec un attouchement au poignet mais aussi sur le dos. Mais dans d'autres manuscrits on nous dit qu'il y a une première étape en B., une deuxième étape en J. et une troisième étape en G., avec un attouchement au coude. Dans d'autres textes encore, il y a une troisième étape en J. - mais ce n'est pas le même J. que celui des deux premières étapes. Que penser ?

Cela semble simplement vouloir dire qu'il a existé, à une période fondatrice qui se situe vers 1720, une sorte de concurrence pour le troisième grade et qu'il y a eu des versions alternatives, exactement comme Irène Mainguy le rappelait pour les hauts grades qui apparaissent ensuite et font une espèce de course pour savoir lequel sera avant à l'autre. Eventuellement, pour brouiller les pistes, on réintroduit en début de série des grades beaucoup plus tardifs.

Un bon exemple, je le disais à l'instant, c'est le grade de Maître Parfait. En l'analysant on s'aperçoit qu'il repose sur les deux colonnes du temple, c'est-à-dire sur les deux premiers grades, qu'il peut parfaitement se passer du troisième grade avec toute l'histoire d'Hiram, qu'il peut être en soi une version

²⁸ E. Ward, *Early Masters' lodges and their relations to degrees*, AQC 75 (1982), pp. 155-181.

²⁹ J.M. Harvey, *The Graham Ms analyzed*, AQC 80 (1967), 70-108. Cf. aussi R. Dachez, *Essai sur les origines du grade de maître*, V. Les sources de la légende d'Hiram, *Renaissance traditionnelle* n°99 (1994), pp. 139-165.

³⁰ D. Knoop, G.P. Jones, D. Hamer, *Early masonic catechisms*, Manchester University Press, 1963. La plupart ont été traduits et commentés dans P. Négrier, *Textes fondateurs de la tradition maçonnique (1390-1760)*, Grasset, 1996.

particulière du troisième grade et se termine par un mot en J., qui est effectivement la révélation du mot originel. On voit donc que, pour les premiers hauts grades comme le Maître Parfait, sans avoir voulu faire sciemment « deux » troisièmes grades, c'est peut-être tout de même une alternative, puis des circonstances politiques contingentes, qui ont fait que l'un est devenu le troisième grade universel. Et encore... Je rappelle toujours que, par exemple dans la loge de Kelso en Grande-Bretagne au début des années 1760, les frères de cette loge découvrent l'existence du grade de maître, plus de trente-cinq ans après sa première introduction : ils ignoraient même qu'il y eût un grade de maître !

L'un, en tout cas, va être le plus largement répandu, mais que deviennent alors les versions alternatives, par exemple le Maître Parfait ? Il paraît finalement assez naturel qu'elles deviennent ce que nous appelons des hauts grades. Du reste, que veut dire « parfait » au 18^e siècle ? Cela qualifie ce qui est très beau, c'est vrai, mais cela veut aussi tout simplement dire « achevé, accompli »³¹. Parfaire son ouvrage, cela ne veut pas seulement dire en faire quelque chose de sublime, cela signifie qu'on le termine : ce « nouveau » maître sera un maître terminé, autant dire un maître « parfait ». Et vous observez qu'effectivement les plus anciens grades s'appellent tous maîtres « quelque chose » - anglais, écossais, irlandais - comme s'ils étaient ou avaient pu être des alternatives ou des versions du grade de maître, sachant d'ailleurs que dans la version anglaise du troisième grade les obsèques et la vengeance d'Hiram sont inclus. Il suffit de les en détacher pour en faire des hauts grades.

Voilà le contexte dans lequel la problématique des hauts grades s'insère. Je crois qu'il faut renoncer à l'idée qu'il y a eu un plan préconçu, et intégrer le fait qu'il y a eu des circonstances contingentes, des hasards politiques et aussi la structure non déterminée d'une légende qui ouvrirait nécessairement à d'autres développements. On pourrait d'ailleurs multiplier les références pour montrer que cette construction aléatoire et imprévue de l'échelle des hauts grades s'est poursuivie dans des conditions à peu près comparables tout au long du 18^e siècle.

Je voudrais intervenir maintenant sur un autre aspect, à savoir le contenu même des grades, parce que dès que l'on va commencer à construire des grades, il va falloir déterminer d'où on va tirer leur contenu, leurs références symboliques et traditionnelles. Je propose simplement de prendre quelques exemples parmi les grades les plus anciens pour suggérer les conditions dans lesquelles les concepteurs de ces grades ont pu travailler.

Regardons d'abord le grade maître. Il a une emblématique très particulière, une emblématique funèbre, en l'occurrence, et tous les tableaux du grade se ressemblent, quel que soit le rite, dans tous les pays et à toutes les époques, de sorte que l'on reconnaît immédiatement un tableau du troisième grade, comme s'il y avait une sorte de schéma graphique relativement limité avec très peu de thèmes iconographiques. Cela m'a intrigué pendant très longtemps jusqu'au jour où un de nos chercheurs, qui est ici, Thierry Boudignon, et qui travaille aux Archives Nationales, au minutier central des notaires, a découvert la clef très probable de tout cela³². C'est en effet un usage constant en France mais aussi en Angleterre, attesté notamment aux 17^e et au 18^e siècles, d'imprimer ce que l'on appelait des « placards de décès ». Aujourd'hui on envoie un faire-part de décès ou on publie dans le carnet du Monde ou du Figaro, à l'époque on placardait sur les murs l'annonce d'un décès. Or, quand on regarde ces placards, dont on possède de multiples exemples, on voit immédiatement que c'est, à peu de chose près, un tableau du grade de maître ! Cela veut dire que quand on a cherché à construire un grade autour de l'idée de mort, on a puisé dans l'emblématique sociale du temps : comment évoquait-on la mort ? En faisant un placard de décès. Comment allait-on structurer le tableau du grade de maître ? Sur le modèle d'un placard de décès.

Mais cela va parfois plus loin. Dans la version anglaise, initiale, celle qui est dans Prichard, en 1730, on rappelle que quinze maîtres - pas neuf - vont aller à la recherche d'Hiram. Et il y aura effectivement, plus tard, une version de l'Elu - l'Illustre Elu des Quinze - où l'on voit apparaître ce nombre quinze. On peut alors passer à la numérogie, à l'arithmosophie, aux références symboliques les plus variées, et de cette manière on peut tout démontrer et le contraire de tout. En revanche quand on étudie le rituel l'Office des ténèbres, au cours de la semaine pascale, en Angleterre au 17^e siècle, il y est dit qu'on dispose autour de l'autel quinze chandelles. On explique le nombre quinze, à partir du nombre des apôtres, auxquels on joint les « trois Maries » et le Christ lui-même. Le chandelier triangulaire qui porte ces chandelles (Tenebrae Herse) donne lieu, pendant les trois jours qui précèdent Pâques, à un rituel d'extinction progressive auquel succèdera, au soir du Samedi Saint, le rituel d'allumage du cierge pascal, prélude à la Résurrection. Voilà donc une chose très simple : si Prichard rapporte que quinze maçons vont aller chercher le cadavre d'Hiram,

³¹ *Dictionnaire du français classique*, Larousse, 1992, p. 367.

³² T. Boudignon, *Une source de l'iconographie maçonnique : les placards de décès au 18^e siècle*, Renaissance traditionnelle, n°97-98 (1994), pp. 56-71.

c'est parce qu'à son époque, dans un rituel de l'Église d'Angleterre évoquant une mort – et quelle mort ! –, on utilise quinze chandelles. Dans un bon nombre de cas, l'emblématique maçonnique s'est inspirée avant tout d'une emblématique sociale parfaitement commune et très peu « ésotérique ».

Prenons un dernier exemple : le mot de maître et ses diverses variantes, Mac Benac, Mac Binah, Moabin, *etc.* Vous pouvez trouver dans une Bible, dite de Barker, publiée 1580 en Angleterre³³, dans une de ces nombreuses listes généalogiques qu'on peut lire dans la Bible, la mention d'un personnage totalement obscur qui s'appelle Mach Benah (1 *Chron.* 2, 49), personnage dont on ne dit rien d'autre. En essayant de faire une traduction hébraïque, et c'est un travail d'édition des textes qui est propre à l'érudition protestante, Barker met en note marginale : « Mach Benah : la mort de son fils, ou la mort de l'architecte », parce que c'est en effet une traduction possible, une interprétation envisageable de ce nom³⁴. Très clairement, si on va retrouver ce Mach Benah – ou l'un de ses variantes orthographiques – comme mot du grade de Maître, c'est forcément parce qu'on est allé le chercher dans la Bible de Barker qui dit « Mach Benah : la mort de l'architecte », car il y avait beaucoup de gens dans les milieux dirigeants de la première Grande Loge qui étaient à la fois des ecclésiastiques et des érudits et qui connaissaient bien les textes de la Bible. Là encore on réfère à une documentation qui n'est pas mystérieuse, mais qu'il faut bien sûr s'efforcer de retrouver.

Dernier point, mais c'est un exemple extraordinaire, relatif au grade de Maître Irlandais. Dès les versions les plus anciennes, on y trouve des mots, curieusement orthographiés, « Civi et Ki », dont on nous dit qu'ils ont pour signification : « Agenouillez-vous et levez-vous ». Pourquoi pas ? Mais sur quoi tout cela se fonde-t-il ? Quel étrange secret ésotérique est-il enfoui dans ces mots singuliers ?

Après un travail de bénédictin, nous avons montré, il y a maintenant une quinzaine d'années, que le rituel de ce grade est tout simplement la réplique d'une cérémonie d'hommage aux défunts en Chine, selon le rite confucéen, avec exactement les mêmes mots, tels qu'ils avaient été décrits une vingtaine d'années auparavant dans le récit de voyage d'un des nombreux jésuites qui avaient tenté, parfois dans des conditions très périlleuses pour eux, d'aller évangéliser la Chine³⁵. Ainsi, vers 1740, lorsqu'il s'agit de rendre hommage à la mémoire d'Hiram et qu'on veut construire un grade autour de ce thème, que fait-on ? La Chine est alors à la mode et aussi considérée comme le conservatoire des mystères de l'Orient et même des « traditions noachites »³⁶. On va donc copier mot pour mot un rituel d'hommage aux défunts tel qu'il est pratiqué, d'après les missionnaires jésuites, par les rites confucéens et on crée ainsi un grade de Maître qui ne s'appelle pas « Chinois » mais « Irlandais » - on ne sait trop pourquoi. En tout cas on crée un grade dont, là encore, les sources sont parfaitement identifiables et se trouvent dans l'érudition du temps. Notons au passage que c'est une magnifique illustration, dans le domaine des hauts grades, de la « théorie de l'emprunt » qui pour beaucoup d'historiens des origines de la maçonnerie – dont je suis – rend compte de la création de la maçonnerie spéculative par emprunt délibéré à des usages opératifs, et non pas transmission régulière. Ici, il ne s'agit pas d'une théorie, mais d'une certitude documentée...

Pour finir, je voudrais à nouveau attirer l'attention sur la manière d'aborder toutes ces recherches. C'est un travail très intéressant dont le pré-requis consiste à ne pas croire, je le répète, que les hauts grades résultent d'un programme initial et ont été rédigés par des supérieurs inconnus ou de grands initiés. L'évidence est qu'ils ont été créés en fonction des besoins et des circonstances par des gens qui ont puisé à la fois dans une documentation que l'on peut retrouver et dans une emblématique sociale qui était sous leurs yeux.

Bien entendu, tout ce que je dis n'a pas pour vocation de contester le moins du monde la portée intellectuelle et morale ni la valeur initiatique ou spirituelle du travail final – en termes guénoniens, permettez-moi de plaider que je ne suis pas un « agent de la contre-initiation »... Mais le travail final en question a reçu une valeur superfétatoire, en quelque sorte, une valeur ajoutée dans un deuxième temps. C'est en s'appuyant sur la première synthèse qu'on a ensuite, en quelque sorte injecté des valeurs, parce que pour transmettre des valeurs il n'y a que deux possibilités : la première est de les enseigner dans un cours magistral *ex cathedra*, et l'autre est de les insérer dans un rituel vécu. Depuis l'origine des temps, on n'a pas fait mieux, en tout cas on n'a pas trouvé de troisième voie et d'une manière certaine la maçonnerie s'est surtout efforcée d'exploiter la deuxième voie.

Je crois qu'il faut être conscient des conséquences de ces acquis de la recherche et les intégrer au travail maçonnique. A la fin du 19^{ème} siècle, avec Renan par exemple – mais cela avait déjà commencé au

³³ Rééditée en 1599 et 1605.

³⁴ R. Wells, *Some Royal Terms Examined*, London, Lewis Masonic, 1978, pp. 1

³⁵ René Désaguliers et Roger Dachez, *La pensée chinoise et la franc-maçonnerie au 18^{ème} siècle : à propos du grade de maître irlandais, prévôt et juge, Renaissance traditionnelle*, 96 (1993), pp. 238-258.

³⁶ Etienne, *L'Europe chinoise*, Tome II, De la sinophilie à la sinophobie, Gallimard, 1989.

17^{ème} avec Richard Simon -, quand on a posé les bases de l'histoire critique du Nouveau Testament, on a crié au scandale dans certains milieux catholiques. On a considéré que l'histoire critique n'était qu'une machine de guerre contre une tradition religieuse – Alfred Loisy et quelques autres en firent les frais. Or il s'agissait simplement d'admettre que Jésus n'avait peut-être pas fait ce qu'on lui attribuait dans les Evangiles, mais surtout de réaliser que, comme presque toujours, l'histoire est beaucoup plus intéressante, beaucoup plus enrichissante et beaucoup plus susceptible d'approfondissement que la plus stupéfiante des fictions.

J'aimerais, en tant qu'historien des rituels, qu'un certain dogmatisme maçonnique, fondé sur beaucoup d'ignorance et un peu de mauvaise foi, ne prenne pas le relais d'un discours que l'Eglise catholique elle-même a abandonné...

Contribution de M Pierre Mollier :
Bilan des recherches récentes sur l'origine des hauts grades et l'histoire du Rite Écossais

Les éléments que je voudrais vous présenter se situent plus dans la perspective d'échanges que selon les modalités d'une conférence « ex-cathedra ». Ainsi je voudrais vous faire part du bilan de mes recherches et de mes interrogations. Puisque nous sommes dans une Société savante et dans un cadre un peu informel, je souhaiterais simplement vous apporter le témoignage de quelqu'un qui travaille sur ces questions-là depuis un certain nombre d'années et de la manière dont il les perçoit aujourd'hui, faire un tour d'horizon : Quels sont les enjeux de l'histoire de l'écossisme ? Quels sont les problèmes qui restent en suspens ? Quelles sont les recherches qui ont récemment fait progresser la question ? Tout cela pour vous dire que je ne pense pas être exhaustif mais que j'essaierai plutôt d'amorcer une discussion sur ces questions là.

Comme vous le savez, on en a de nombreuses preuves dans le vécu des maçons : le Rite Écossais Ancien et Accepté est aujourd'hui doté d'une forte identité et on le voit, tel un édifice d'Auguste, apparaître dans le paysage maçonnique avec beaucoup de force. Mais il est aussi le produit d'une histoire et pour mieux connaître ce vaste monument, je vous propose quelque chose qui n'est pas familier aux maçons. C'est, pour une fois, non pas de construire - je ne suggère pas de détruire ! - mais, pour reprendre l'expression de Roger Dachez, de « déconstruire »... en esprit tout au moins et de façon temporaire.

J'avais évoqué cela dans un précédent colloque l'an passé. Ce qu'il y a d'extraordinaire avec l'étude du Rite Écossais Ancien et Accepté, c'est qu'elle dépasse largement le seul problème du « R.E.A.A. », comme l'on dit dans les milieux maçonniques. Celui-ci est un véritable grenier, on pourrait utiliser le mot de conservatoire qui sonne mieux, des différents écossismes, de la longue et complexe histoire de l'écossisme. Quand on commence à regarder le R.E.A.A., avec l'optique de cette « déconstruction », on s'aperçoit qu'il est une sorte de coupe géologique de l'histoire des hauts grades et on se trouve un peu ici comme devant ces tailles de carrière où l'on voit toute une série de couches superposées. De la même façon, les grades, les trente grades du R.E.A.A., témoignent ainsi d'époques et de milieux successifs de l'écossisme. La preuve par l'exemple a déjà été un peu évoquée tout à l'heure et notamment lorsqu'Irène Mainguy a rappelé que l'on trouvait le grade de Maître Parfait dès 1745. Mais, en 1745, non seulement on rencontre le Maître Parfait mais également la séquence Parfait-Irlandais-Élu-Écossais.

Ce que j'essaye de montrer c'est qu'il y a dans le R.E.A.A. comme des espèces de morceaux qui ont été mis bout à bout et qu'il est intéressant pour mieux comprendre l'ensemble, de reprendre tous ces matériaux, de les couper et de les analyser.

Pour entamer cette dissection du R.E.A.A., il faut commencer par la couche la plus profonde. L'historien connaît une règle d'expérience : plus un grade a un petit numéro dans l'échelle des 33 degrés, plus il a des chances d'être ancien. Le 5^e est plus ancien que le 15^e qui est lui-même antérieur au 30^e... La recherche débute donc par ce que l'on appelait au siècle des Lumières les « petits grades ».

Ce qui est vrai pour les « petits grades », l'est aussi pour le haut de la pyramide. Ainsi quand on prend les 30^e, 31^e, 32^e et 33^e, le 30^e grade est le grade terminal à Paris dans les années 1760 (le Kadosh, on y reviendra), le 31^e le grade terminal du Rite Écossais Philosophique qui est mis en forme par la Mère Loge Écossaise de Marseille et sa filiale parisienne du Contrat Social, le 32^e le grade terminal de l'Ordre du Royal Secret (donc du Rite de Perfection) qui se met en place vers les années 1760-1764 ; enfin, le 33^e, c'est le grade terminal conçu pour achever l'ultime mise en forme aux Etats-Unis en 1801-1804.

Les grades ont d'abord été mis bout à bout ce qui a abouti à la constitution de séquences, puis ces séquences elles-mêmes ont été « emboîtées » les unes dans les autres. Le cycle qui va de la Maçonnerie de Perfection du milieu du XVIII^e siècle en passant par le « Rite de Perfection » pour ensuite se fixer dans le Rite Écossais Ancien Accepté, est une bonne illustration de ce phénomène.

Les grands traits de la première maçonnerie de Perfection peuvent probablement être précisés par l'étude des copies de rituels de « Vray Maître et Ecossais ». *« Il s'agit en fait, sans doute, d'un des textes les plus anciens d'une longue série d'états qui devait aboutir dans les années 1760 et dans le manuscrit Francken de 1783, à l'Écossais de Perfection, 14^e et surtout grade central du système de Perfection [...] ».*

Le nom de Perfection est clair : il indique que selon un thème bien connu, ce qui avait été perdu lors de la maîtrise symbolique est maintenant retrouvé et que les secrets maçonniques sont désormais complets. Il n'était pas nécessaire que le système de perfection se prolongeât. Cela était même contradictoire. Cela se produisit pourtant »³⁷.

³⁷ René Désaguliers, « Un second rituel de Vray Maître et Ecossais et Trois Tableaux du Grade », in *Renaissance Traditionnelle*, n°83 (juillet 1990), p. 203.

A l'origine, la hiérarchie interne de ce premier écossoisme ne semble pas avoir obéi à une rigoureuse logique de séparation des grades. Ainsi dans le rituel de Vray maître et Écossais, « *on poste à l'extérieur de la loge un Maître élu et [...] on dit du candidat que c'est un maître maçon symbolique qui demande la perfection. Ce point doit être bien remarqué, car il indique avec netteté que l'on ne se situe pas encore dans un climat de "hauts-grades". L'élu n'est pas perçu comme un grade "supérieur", son récit étant, à juste titre, considéré comme appartenant au 3^e, et c'est bien simplement un maître maçon "bleu" qui se présente pour le grade unique et ultime de la Perfection* »³⁸. Par la suite, on sait que c'est ce « climat de hauts-grades » qui va s'installer. Déjà le frère de Boulard rapporte dans sa lettre qu'en 1750 « *Il faut être Élu parfait pour être chevalier de l'orient, et que pour être élu parfait c'est à dire écossois, il faut avoir passé par les neuf degrés de la maçonnerie* ». Il existe en effet une famille de rituels qui font accéder à l'Écossais de Perfection en dix grades : Apprenti, Compagnon, Maître, Maître Secret, Parfait Maçon, Maître par Curiosité, Maître Prévost et Juge (c'est un autre nom du Maître Irlandais), Intendant des Bâtiments, Maître Élu, Grand et Vrai Écossais³⁹. Trois nouveaux grades ont été intercalés - Maître Secret, Maître par Curiosité, Intendant des Bâtiments - mais l'ordre traditionnel a été respecté. Cette nouvelle étape est plus difficile à dater mais elle doit se situer entre 1745 et 1748. En décrivant précisément au récipiendaire les dix grades parcourus et en expliquant pour chacun d'eux le rôle qu'il joue dans la restauration de la Perfection, ces rituels d'« Écossais de Perfection » en dix grades marquent en quelque sorte une rupture avec l'atmosphère du premier écossoisme. Ils constituent probablement l'un des témoignages de la transition vers ce climat de hauts grades qui va devenir l'une des caractéristiques de la maçonnerie dans la deuxième moitié du dix-huitième siècle. De véritables systèmes très hiérarchisés vont s'esquisser puis se fixer.

L'exemple de la maçonnerie de Perfection est intéressant car son histoire est de ce point de vue assez représentative de celle des hauts grades en général, et dans son cas, on dispose des deux extrémités de la chaîne, de l'unique « autre grade » écossois des origines, avec le « Vray maître et écossois », jusqu'au système des vingt-deux hauts grades du « Rite de Perfection » de 1783... puis au Rite Écossais Ancien et Accepté en 33 grades.

Donc étudier le R.E.A.A., c'est avoir un regard encyclopédique et vouloir faire une sorte d'encyclopédie des hauts grades. Alors quelles sont aujourd'hui les principales problématiques ? Le premier point, c'est un peu la conclusion d'Irène Mainguy: Quelles en sont les sources ? Quand est-ce que cela s'est fait et selon quelles modalités ? Roger Dachez a passé un coup de phare sur tous ces débuts, mais ce qu'il faut aussi dire pour le R.E.A.A., c'est qu'il y a des questions qui étaient très problématiques il y a 20 ou 30 ans et qui sont résolues aujourd'hui. Par exemple, la fameuse question de la patente Morin. Est-ce qu'elle est vraie ? Qui l'a donnée ? Est-ce que Morin a existé ? Il faut rappeler que cela a passionné les érudits maçonniques pendant tout le 19^e siècle et jusqu'aux années 60, c'était sujet à débat qui, aujourd'hui, est clos : on sait que Morin a parfaitement existé, on sait très bien qui lui a donné sa patente. C'est rassurant, la recherche maçonnique résout un certain nombre de problèmes.

De même pour ce qui concerne l'apparition des hauts grades, on commence maintenant à avoir beaucoup d'éléments. Il y a trente ans, les travaux pionniers d'Alain Bernheim utilisaient, pour la première fois, quelques rares documents des années 1740 pour montrer leur ancienneté et esquisser une chronique de leur mise en place. Ainsi ces études ont-elles marqué une rupture avec une historiographie maçonnique qui ne se fondait jusqu'alors que sur les auteurs du XIX^e siècle et répétait tous leurs préjugés et toutes leurs erreurs. Plus récemment, une pièce exceptionnelle des « archives russes » apportait un témoignage essentiel sur le fonctionnement d'une loge écossaise au tout début des années 1740.

Pour ce qui est du processus à l'origine des premiers hauts grades, René Désaguliers et Roger Dachez ont esquissé une nouvelle théorie il y a une vingtaine d'années. Elle est aujourd'hui partagée par les spécialistes de la question. Lors de la récupération du vieux fonds rituel en deux grades de la Maçonnerie opérative d'Écosse par la première Franc-Maçonnerie spéculative britannique, le besoin d'un grade terminal, d'aboutissement, plus dense en potentialité symbolique s'étant fait sentir, plusieurs projets de troisième grade furent élaborés dans les premiers milieux spéculatifs britanniques.

Pour des raisons diverses, le grade structuré autour de la légende d'Hiram s'imposa entre 1725 et 1735 comme le troisième grade standard. Les autres essais de troisième grade, probablement le Maître Parfait et le Royal-Arche dans des versions archaïques, ne furent pas pour autant abandonnés et, poussés vers le haut, constituèrent les premiers grades complémentaires au système symbolique en trois grades tel qu'il venait de se fixer. Les premiers hauts grades sont donc aussi le produit de la création de la maçonnerie

³⁸ René Désaguliers, *op. cit.*, p. 205.

³⁹ *Parfait Vulgo Grand et Vrai Écossais* (BNF Mss FM⁴ 236). On peut aussi citer dans cette famille les rituels d'Écossais de Perfection (BNF Mss FM⁴ 235 et Bordeaux BM Ms 828 XXIX).

spéculative, ils en sont contemporains, ils font partie du patrimoine initial, initiatique certes, mais initial aussi, de la maçonnerie spéculative et, bien sûr très probablement, ils sont d'origine britannique.

C'est une hypothèse confortée par la critique externe, mais que peut-on trouver par la critique interne ? Quand on se plonge dans les archives, qu'est-ce que l'on trouve ? Je voudrais faire une sorte de bilan de la recherche anglaise sur la question des hauts grades et évoquer des questions qui étaient très obscures il y a peu et qui le sont un peu moins maintenant.

Il y a un premier élément qui montre un lien très fort avec le premier écosmisme continental car il faut raisonner en termes de milieux. En effet, un des premiers documents extraordinaire, redécouvert il y a 5 ou 6 ans dans les archives russes, est un registre d'une loge écossaise daté de 1742. C'est donc plus ancien que tout ce que l'on connaissait (43, 45, etc.) et surtout, tout ce que l'on avait jusque-là, c'était une demi ligne par-ci, une ligne par-là. Avec le registre de la « Loge écossaise de l'Union », on découvre un témoignage sur le premier écosmisme de... 150 feuillets⁴⁰ ! C'est donc extrêmement complet et plein d'implications, par rapport aux premiers systèmes de hauts grades en Allemagne ou en Suède. Cette loge se tient à Berlin, mais elle travaille en français, et elle rassemble des gens qui sont français, italiens, allemands, suédois ... Ce document nous montre que le grade de Maître Écossais, qui est pratiqué à Berlin dans ce milieu cosmopolite, avec des gens qui passent leur temps à sillonner toute l'Europe, a un lien très fort avec Londres. On a une idée du grade pratiqué qui est ce que l'on appelle l'Écossais vert, couleur qui renvoie au Maître Parfait et à toute une famille de grades. Mais surtout le lien avec Londres est très marqué puisque le créateur de cette loge écossaise, Jacopo Fabris, est italien mais a habité en France et en Angleterre.

Il a été initié dans la loge *L'Union* de Londres et la loge écossaise *L'Union* de Berlin, deux loges qui sont en correspondance.

Qui plus est, cela a été précisé tout récemment grâce aux travaux de Matthew Scanlan qui est un érudit anglais, on sait que cette loge londonienne était liée avec une des fameuses loges de *Scots Masters* dont on entend parler ici et là dans les registres anglais des années 1730. Il y a tellement d'éléments, de parallélismes, entre cette loge franco-britannico-allemande de Berlin en 1742 et la loge *L'Union* de Londres, que l'on sait maintenant qu'il existait un lien véritable et fort entre cet écosmisme très ancien et la première maçonnerie spéculative anglaise.

Je voudrais continuer à explorer avec vous ce sujet extrêmement difficile de l'éventuelle apparition de l'écosmisme en Angleterre, extrêmement difficile parce qu'il y a très peu de documents anglais. D'une façon générale, on peut constater qu'ils sont très rares. Les Anglais ont peut-être été plus respectueux de leur serment, en tout cas pour les rituels par exemple, alors qu'en France, en dépit de tout ce qui a été détruit pendant la guerre, les fonds publics ou privés croulent sous les rituels maçonniques du 18^e siècle, en Angleterre, très peu d'archives, presque rien. C'est le principal problème.

Néanmoins, il faut rappeler, bien que ce ne soit pas un élément nouveau, le terme de *Royal Arch* que l'on trouve en France et qui est d'ailleurs plus anciennement attesté en France qu'en Angleterre, n'est pas usité car en français on ne parle pas de *Royal Arch*, on parle d'Arc Royal ou d'Arche royale. Le nom même du grade signe une origine anglaise. Premier point.

Des éléments nouveaux sont apportés dans un article tout à fait essentiel, paru dans la revue d'érudition maçonnique belge *Acta Macionica*⁴¹, signé de Trevor Stewart. Il est consacré au difficile problème des *Harodim* et de *Heredom*. Paradoxalement, ces documents « nouveaux » étaient connus des spécialistes anglais depuis assez longtemps mais n'avaient jamais été publiés. Ces documents concernent un grade qui se passe après la maîtrise, mais avant l'Arc Royal, qui s'appelle *Harodim* ou *Heredom*, qui est pratiqué dans une région au sud de l'Écosse et au nord de l'Angleterre. C'est maintenant une question qu'il faut intégrer à notre problématique. Ces mots – Harodim et Heredom – signifient aussi des trajectoires et on va les retrouver régulièrement dans l'histoire de l'écosmisme, en particulier en France.

Ainsi vous savez que le seul système de hauts grades anglais attesté de façon très ancienne, est un système que l'on appelle l'*Ordre d'Heredom de Kilwinning*, devenu ensuite l'*Ordre royal d'Écosse* dont on connaît les rituels mais seulement à partir du 19^e siècle pour la Grande-Bretagne. Aujourd'hui du reste, ses plus anciens rituels connus sont français, cet Ordre ayant été implanté en France en 1784 dans des conditions tout à fait intéressantes. Alors la grande question est la suivante : Le rituel de 1784 était-il le même que celui de 1751 ?

⁴⁰ Voir le chapitre IV, « Les Chevaliers écossais en 1743 : de Londres à Berlin ? » dans notre ouvrage *La Chevalerie Maçonnique : Franc-maçonnerie, imaginaire chevaleresque et légende templière au siècle des Lumières*, Editions Dervy, Collection Renaissance Traditionnelle, Paris, 2005, pp. 74-88.

⁴¹ Trevor Stewart, "The H.R.D.M. – a fourth visitation to a curious 18th century phenomenon from the North East region of England" in *Acta Masonica*, n°6, Gand, 1996, pp. 43-94.

Il est difficile de l'affirmer, mais inversement, cet intervalle de trente années n'est finalement pas si important.

Les évolutions de la Maçonnerie entre la fin du XVIII^e siècle et le XX^e sont significatives, les rituels ont certes changé, mais les points fondamentaux (signe, légende, iconographie) sont finalement restés assez stables... Alors il y a de fortes chances pour que le rituel d'Heredom de Kilwining de 1784 soit fort peu éloigné de celui – que l'on ne connaît pas – de 1751...

Alors, à côté de tous ces progrès, quels sont les sujets qui restent en chantier ? Pour revenir en France et aux sources directes du Rite Ecossais Ancien Accepté, je crois qu'il faudrait réétudier la période qui se situe entre 1740-45 et 1761 qui marque la fixation du Rite de Perfection. Il serait utile notamment de s'attacher à mieux cerner les premiers corps de hauts grades : le Conseil des Chevaliers d'Orient, celui de Valois, le premier (et non pas celui de Moët de 1750). On a là un premier Conseil des hauts grades, de hauts grades chevaleresques, dont on connaît l'existence, dont on connaît un certain nombre de membres. Il faudrait approfondir.

Un deuxième sujet qui concerne ces études des hauts grades, serait le « Conseil des Empereurs d'Orient et d'Occident ». On sait maintenant que – contrairement à ce qui a été écrit pendant des décennies – il n'a rien à voir avec le Rite de Perfection et le R.E.A.A. mais c'est un maillon important. Je rappelle que c'est une des deux institutions qui constituent le Grand Orient de France. En 1773, le Grand Orient est la fusion de deux éléments : la grande majorité de la Première Grande Loge de France et... le Conseil des Empereurs d'Orient et d'Occident. L'histoire du G.O.D.F. avant la Révolution est très mal connue et, contrairement à ce que beaucoup pensent, le Grand Orient n'est pas une obédience symbolique. Dès l'origine, c'est un système qui, comme le veut la tradition maçonnique française, gère l'ensemble des grades avec, éventuellement, des départements spécialisés.

Aujourd'hui, on a beaucoup de données pour mieux savoir ce qu'est ce mystérieux Conseil des Empereurs d'Orient et d'Occident. Je pense notamment aux études de René Guilly⁴² et aux éléments apportés par Paul Naudon⁴³. En rassemblant les pièces du puzzle, on peut savoir beaucoup de choses sur ces systèmes de hauts grades anciens qui ont été le milieu d'où a émergé le R.E.A.A.

Je voudrais finir ce tour d'horizon sur une question que nous avons souvent évoquée avec Roger Dachez et qui me paraît être une piste de recherche très féconde où l'histoire et la symbolique se rejoignent.

Quand on se plonge dans les hauts grades du 18^e siècle on est un peu perdu par leur nombre. Le fichier de la BNF présente plus de 4000 fiches de manuscrits de plusieurs centaines de grades, Ragon en décompte jusqu'à... 1400. Mais quand on commence à étudier tout cela, on s'aperçoit aussi assez vite que s'il y a plein de grades – tablons raisonnablement sur une bonne centaine – il n'y a finalement qu'assez peu de thèmes symboliques. Tous ces grades ne sont finalement que des mises en scène différentes de quelques légendes :

- Le temple a été détruit, il faut le rebâtir...
- On a perdu quelque chose il faut le retrouver....
- On descend dans un souterrain, on trouve quelque chose d'essentiel....
- La Maçonnerie est en fait un ordre de Chevalerie....
- Etc.

Permettez-moi une ultime analogie symbolique... les hauts grades de la maçonnerie du XVIII^e siècle, c'est un peu comme le jazz ; il y a des thèmes, puis on brode sur le thème, on en rajoute un peu... on reprend la mélodie... La problématique aujourd'hui, c'est d'explorer les origines de ces thèmes, à la fois comment ils sont apparus dans la maçonnerie spéculative, ensuite comment ils sont liés au corpus ésotérique occidental tel qu'on le connaît depuis la Renaissance et jusqu'au seuil du 18^e siècle. Alors la question, c'est l'histoire de la contrainte évolutive. Cela me paraît une théorie extrêmement intéressante, c'est une application des sciences médicales au problème maçonnique, qui dit : il y a plein de thèmes, mais il y en a aussi d'autres qui ne sont pas explorés et c'est mystérieux. Par exemple : « c'est magnifique le Graal », pourquoi ne parle-t-on pas de Graal en maçonnerie ?

Autrement dit, il y a six thèmes, l'Arc Royal, le Kadosh avec des Templiers, l'histoire de l'Échelle, la voûte, etc, pourquoi y a-t-il des thèmes ésotériques que l'on ne trouve pas en maçonnerie ? C'est la théorie de la contrainte évolutive et je vais laisser à son auteur, Roger Dachez, le soin de vous l'exposer, car cela

⁴² René Désaguliers « La Grande Loge de Paris, dite de France et les « autres » grades, de 1756 à 1766 :I. Les Écossais Trinitaires » in *Renaissance Traditionnelle*, Paris, n°91, avril 1991, p. 81.

⁴³ Paul Naudon, *La Franc-maçonnerie chrétienne*, Dervy, Paris, 1970, « Annexe I, Rituel de Grand Empereur d'Orient (circa 1765") », p. 187.

permet d'avoir une vision nouvelle qui est une clé pour aller chercher les sources dans ce creuset de la formation de la maçonnerie spéculative en Grande Bretagne.